

ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE

TOME II

Alexandre Svetchine

CHAPITRE SEPT

La guerre russo-turque

de 1877-1878

Les réformes de Milioutine. En 1861, Dmitri Alexeïevitch Milioutine a été nommé ministre de la guerre, poste qu'il a occupé pendant 20 ans et au cours duquel il a entrepris d'importantes réformes. L'armée, issue du régime féodal, a été restructurée en suivant les idéaux de la bourgeoisie libérale.

La Russie passait alors à un niveau supérieur de rationalisation du travail, pour une utilisation plus économique du matériau humain. L'économie russe reçut un coup de fouet en raison de l'exportation croissante de blé ; en peu de temps, sa part dans nos exportations monta de 5,8 % à 35 %. Avec le travail servile, le prix du blé constituait un élément fondamental du coût du travail. Au cours de la décennie 1856-1866, les prix du blé dans les provinces intérieures augmentèrent de 240 %, ce qui ruinait l'industrie ; le coût de production du fer dans les usines de l'Oural augmenta également de 240 %, mais la valeur marchande du fer, sous la pression des importations étrangères, resta la même ; l'industrie, utilisant une technique archaïque et le travail servile, devint immédiatement déficitaire, et le travail servile cessa d'être rentable pour les propriétaires. Le charbon ne remplaça certes pas les esclaves, mais l'exploitation de la force de travail humaine ne devint possible qu'à condition d'emprunter largement les techniques modernes et de passer aux moteurs à vapeur. Les années 60 furent une période d'intense construction ferroviaire. Avec la suppression du travail servile, l'industrie et l'agriculture passèrent également sur de nouvelles voies.

Cette rationalisation du travail, cette économie dans le capital humain, représente le leitmotiv de la créativité de Miloutine, y compris dans la construction militaire. Ses réalisations organisationnelles peuvent être illustrées par les chiffres suivants : l'armée de Nikolaï, avec un effectif en temps de paix de 910 000 hommes, alignait 29 divisions d'infanterie ; l'armée de Miloutine, avec un effectif en temps de paix de 666 000 hommes, alignait 48 divisions d'infanterie prioritaires ; en somme, sur le plan organisationnel, le personnel de l'armée était utilisé de manière 2,24 fois plus rationnelle (31,4 mille et 13,9 mille hommes en temps de paix par division d'infanterie). En réalité, le coefficient d'amélioration de la rationalisation de l'utilisation de la main-d'œuvre humaine dans l'armée était encore plus élevé, car l'armée de Miloutine avait renoncé à des centaines de milliers d'enfants de soldats, de travailleurs serfs de l'industrie militaire et de paysans serfs des colonies militaires.

Ces réalisations organisationnelles marquées ont été rendues possibles par le « refus général de l'État de l'économie naturelle, qui jouait encore un rôle important à l'époque de Nicolas ». Les dépenses monétaires par soldat de l'armée de Miloutine (en temps de paix) sont passées à 225 roubles par an (en incluant toutes les dépenses du ministère de la Guerre), c'est-à-dire plus du triple par rapport à l'armée de l'époque de Nicolas. Cette augmentation des dépenses monétaires pour l'armée n'a été possible que grâce au passage de l'État à un nouveau stade de développement économique, et en même temps, elle a libéré la population de l'État de plusieurs corvées lourdes en nature — pour le logement, le recrutement, le transport, les rations de fourrage, le travail servile. Cela a permis d'améliorer considérablement l'état sanitaire de l'armée, la mortalité annuelle au sein des troupes ayant diminué de plus du tiers, passant de 3,7 % à 1,1 %, et un stock a commencé à s'accumuler.

Une grande réussite a été l'élimination du corps de la garde intérieure — une partie importante de l'armée, qui servait les intérêts locaux et n'était qu'un ballast pour le ministère militaire. Le nombre de troupes locales pour le service intérieur a été « réduit ». Le même processus de rationalisation de l'utilisation de la main-d'œuvre se déroulait également dans la

flotte russe. Le nombre de marins dans la flotte de Nicolas Ier atteignait 80 000, et au moment de la guerre de l'Est, il augmenta jusqu'à 125 000, dont 63 000 — soit 50 % — dans les équipes côtières. En 1880, le nombre de marins était de 26 685, dont 822 dans les équipes côtières, soit 3 %. Guerre russo-turque de 1877-1878. Cependant, il restait encore des bataillons provinciaux, des détachements de district et locaux, des compagnies de correction ; seule une nouvelle amélioration du niveau de vie en Russie permit de procéder à une réduction encore plus radicale des troupes locales.

Comme toutes les réformes de l'époque d'Alexandre II, la réforme militaire de Miloutine, comme nous le verrons, revêt un caractère illégitime. La vie était orientée vers de nouvelles voies bourgeoises, mais il n'a pas été possible d'emprunter ce nouveau chemin très loin. Cela s'explique par la faiblesse — quantitative et qualitative — de la bourgeoisie russe, ainsi que par les conditions défavorables dans lesquelles les réformes se déroulaient : d'un côté, le désordre économique considérable causé par les guerres de 1853-1856 et de 1877/78, et de l'autre côté, la lutte contre le mouvement révolutionnaire exacerbé et contre l'insurrection polonaise de 1863, qui donnait liberté aux tendances réactionnaires hostiles à la réforme.

Districts militaires. Le vainqueur devient naturellement un modèle que le vaincu copie. C'est ainsi qu'à la fin de l'époque napoléonienne, l'armée prussienne avait largement emprunté à l'armée russe la coupe des uniformes. De la même manière, à l'époque du Second Empire, d'autres États cherchaient à imiter les vainqueurs de Malakoff, Magenta et Solférino. Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'armée russe, après Sébastopol, ait adopté les képis français et les uniformes à longues queues.

Milioutine et en particulier son proche collaborateur Obroudchev étaient des admirateurs de tout ce qui était français et s'inspiraient de la France, jusqu'à l'échec militaire du Second Empire en 1870, en matière de modèles organisationnels. Dans ce dernier, en temps de paix, il n'y avait pas d'organisation en corps ; le territoire de la France était divisé en maréchalats. En conséquence, Miliutin supprima dans les troupes russes l'organisation en armées et corps en temps de paix et divisa la Russie en districts militaires. Toutes les troupes situées sur le territoire du district étaient subordonnées au commandant des troupes du district. L'organisation par district déchargeait le ministère de la Guerre du travail de direction et de contrôle directs de la vie militaire, permettant à l'administration centrale de se concentrer sur le travail de programmation ; dans la formation des troupes, cela représentait un pas en arrière : en effet, l'infanterie, l'artillerie, la cavalerie et les sapeurs n'avaient un commandant unificateur qu'en la personne du commandant du district, et le travail de coordination des différentes armes, l'entraînement à leur interaction, s'arrêtait. Après la guerre turque de 1877, en plus des districts, une organisation en corps fut également instaurée, augmentant les dépenses administratives de l'armée, mais paralysant les aspects les moins avantageux de l'organisation par district.

Alors que dans le monde entier les organisations de district et de corps coïncident aujourd'hui, la Russie a conservé les « maréchalats », malgré l'encombrement de l'administration militaire et le poids des intérêts économiques sur les intérêts militaires qu'ils entraînent. Mais autrefois, le système militaire de district se révélait utile car il servait d'instrument pour réprimer les vestiges féodaux, concentrés dans l'armée russe de l'époque de Nicolas à travers les commandants d'armées existant déjà en temps de paix. De là, les cercles féodaux accueillaient les réformes de Miloutine aussi hostilement que, en France au XVII^e siècle, l'activité de Louvois. Les féodaux soulignaient la tendance de Miloutine—élever l'élément administratif au-dessus de l'élément tactique, donner au ministre de la guerre un rôle décisif dans la vie de l'armée en temps de paix comme en temps de guerre. Les féodaux considéraient le ministre de la guerre comme un administrateur modeste, à qui l'on ne peut pas demander de grade de commandement ni d'expérience militaire, représentant potentiellement une figure « inconnue » de l'armée, et lui opposait le chef de l'armée, qui

remplace le tsar. À la tête de l'armée, « connu de la troupe et de l'armée par ses prouesses et son expérience ». Critiquant le règlement sur l'administration sur le terrain des troupes en temps de guerre de 1868, le maréchal prince Bariatinsky protestait contre le fait que ni le monarque ni son représentant à la guerre ne sont mentionnés, que l'état-major du commandant en chef a été renommé de principal à sur le terrain, et que la dépendance du chef de cet état-major vis-à-vis du ministère de la guerre a été établie. « L'armée en guerre est semblable à un navire sur l'océan, équipé conformément aux objectifs qui lui sont assignés ; elle contient en elle-même tous les moyens de subsistance et de succès. Comme un navire, l'armée constitue un ensemble indépendant, confié au commandant en chef selon les mêmes principes de séparation autonome, comme le navire est confié à un capitaine envoyé autour du monde. Dans cette comparaison réside cette vérité infaillible et sacrée, qui a jusqu'à présent servi de base à notre organisation en temps de guerre... » Comme ces croyances féodales sont éloignées de la véritable direction de l'évolution de l'art militaire, qui a mené aujourd'hui à la mobilisation permanente et augmente quotidiennement l'importance de la base et des communications, reliant l'armée à l'arrière —à tout le pays !

Cconscription. Pendant les 6 années qui ont suivi la guerre de l'Est, aucune nouvelle recrue n'a été produite. L'imitation du français zusam retarda l'introduction du service militaire général. Dans un premier temps, Milutin a suivi la voie de l'amélioration de l'ancien système de recrutement ; la durée totale du service a été réduite à 15 ans ; Après 7 ans de service actif, le soldat est parti en permission et, ainsi, avec l'amélioration des conditions sanitaires, une réserve a commencé à s'accumuler. Le plateau de production1 a été mis dans des conditions culturelles ; Rasant une partie de la tête, les méthodes d'escorte des recrues par les condamnés ont été abolies. En 1863, les châtiments corporels dans l'armée ont été légalement réduits au minimum ; une lutte contre la violence physique a commencé, qui s'est poursuivie après cela et au XXe siècle ; Son succès dépendait de l'amélioration de la culture de l'état-major. En 1867, l'alphabétisation obligatoire commence dans les troupes. S'il y a une certaine augmentation dans l'affirmation de Djâncchiev selon laquelle en Russie « l'alphabétisation populaire est incomparablement plus redévable au ministère de la Guerre qu'au ministère de l'Instruction publique », il est néanmoins nécessaire de noter un certain succès de cet ouvrage.

En 1870, cependant, tout ce travail d'amélioration du recrutement s'est clairement dessiné comme un palliatif : la victoire a couronné, au nom de la Prusse, les efforts d'un peuple armé. « Tout doute devait disparaître : il fallait soumettre les classes dominantes au service militaire et le rendre général. » La note de Miloutine motive ainsi la nécessité de la réforme : « Votre Majesté Impériale, ayant porté son attention sur le renforcement extraordinaire du nombre des forces armées des États européens, sur la transition extraordinairement rapide de leurs armées, en particulier allemandes, de l'état de paix à l'état de guerre, et sur les moyens largement préparés par elles pour le remplacement constant des effectifs dans les troupes en activité, a ordonné au ministre de la guerre de présenter ses considérations sur les moyens de développer les forces militaires de l'Empire selon des principes correspondant à l'état actuel de l'armement en Europe. » La résistance des classes dominantes à l'établissement d'un service militaire général fut ainsi vaincue par l'impératif de se conformer à la construction militaire de l'Europe de l'Ouest ; de plus, les énormes avantages liés à l'éducation, inscrits dans le statut du service militaire de 1874, réduisaient considérablement la représentation quantitative de la noblesse et de la bourgeoisie dans les rangs militaires. Cette dernière mesure fut en réalité presque seulement proclamée par le manifeste du 1er janvier 1874, qui indiquait que l'important n'était pas tant d'augmenter de 20 % les sources de recrutement existantes de l'armée, mais plutôt de modifier qualitativement ce recrutement : « La force de l'État ne réside pas uniquement dans le nombre des troupes, mais surtout dans leurs qualités morales et intellectuelles, atteignant un haut développement seulement lorsque la défense de la patrie devient l'affaire commune du peuple, lorsque tous, sans distinction de rang ni de

condition, se joignent à cette mission sacrée. » Il fallut trois ans pour préparer l'introduction du service militaire général. Ici encore, se manifestèrent les tendances, héritées du bonapartisme français, à préférer les longues périodes de service. La durée du service actif fut fixée à 5 ans (elle atteignait nominalement même 6 ans), le temps de réserve à 10 ans. L'armée russe ne pouvait accumuler ses forces de réserve complètes que 15 ans après l'introduction du service militaire général, soit en 1889.

Le personnel officier. Il fallait déployer des efforts particuliers pour changer radicalement l'état-major, un point faible de l'armée de Nicolas. Cependant, sans la militarisation de la bourgeoisie russe, il était difficile d'obtenir un changement fondamental.

Milioutine, partant de l'idée de séparer l'éducation spécialisée de l'éducation générale, entreprit en 1863 la réforme des corps de cadets. Il chassa de ces derniers la manœuvre, considérée comme un obstacle au développement intellectuel des cadets. Les corps à cinq classes, où les cours étaient interrompus par des exercices militaires, furent transformés en lycées militaires à sept classes, dont le programme couvrait entièrement le cursus des écoles réelles. En 1881, avec le départ à la retraite de Milioutine, la réaction supprima le nom de « lycées militaires » ; mais les corps de cadets, ressuscités sous ce nom, restèrent essentiellement des lycées milioutiniens, avec quelques modifications de l'ordre formel.

Les élèves des lycées militaires passaient ensuite dans les écoles militaires, où ils recevaient pendant 2 ans (pour les écoles spécialisées — 3 ans) une formation militaire. Le point faible de ce système était le coût élevé de la formation d'un officier sur 9 à 10 ans ; malgré un vaste réseau d'établissements d'enseignement militaire, l'armée ne pouvait recevoir par an que 400 à 500 officiers issus des lycées militaires — soit un cinquième des effectifs nécessaires pour compenser la perte normale. La durée moyenne du service d'un officier augmentait lentement — de 10 ans sous Nicolas Ier à 12 années à la fin du XIXe siècle, et n'atteignit 18 ans qu'au XXe siècle.

En ce qui concerne les quatre cinquièmes : le recrutement du corps des officiers a dû maintenir des exigences réduites. Miloutine a établi la règle selon laquelle personne ne peut être promu officier sans examen sur le programme minimal. Pour se préparer à cet examen modeste, un réseau d'écoles de junkers a été développé. Junker – dans le sens philologique, signifie un jeune homme issu des couches inférieures de la noblesse. Contrairement à cette signification philologique, les écoles de junkers étaient ouvertes à toutes les classes ; elles comblaient les plus grandes lacunes dans l'éducation de leurs élèves, qui avaient une préparation générale très faible, et fournissaient une formation militaire pratique pour le commandement d'un peloton.

Le faible développement de l'éducation générale en Russie et l'absence d'inclination de la bourgeoisie instruite au service militaire ont conduit à diviser le corps des officiers russes en « os blanc » et « os noir », en élèves de septième et de quatrième classes ; cela a conduit au développement de l'initiative personnelle chez certains, à la diminution et à la limitation des horizons chez d'autres. Et dans cette stratification du corps des officiers — certes par nécessité — nous suivions les traces des Français, qui disposaient d'une aristocratie militaire issue des écoles de Saint-Cyr et Polytechnique et d'une démocratie militaire issue des écoles de sous-officiers. Nous étions déjà, à la fin du XIXe siècle, en mesure de nous passer des écoles de junkers, mais il a fallu les échecs de la guerre russo-japonaise pour mettre fin à cette division des effectifs officiels.

À l'époque de la guerre de 1877, une partie importante des officiers, promus précédemment sans examen, c'est-à-dire n'ayant pas reçu de formation dans les écoles de cadets, existait encore. Ce n'est qu'à partir de 1874 que des mesures ont été prises pour constituer un corps d'officiers de réserve ; en 1877, il n'y en avait encore aucun, et combler l'écart de 18 000 officiers entre l'effectif de paix et l'effectif de guerre de l'armée (26 000 et 44 000) n'était possible qu'en France où la présence de ces derniers s'explique par une tradition révolutionnaire et bonapartiste — ne pas fermer la carrière d'officier à un soldat peu instruit.

Toutefois, la tradition voulait promouvoir les soldats talentueux au rang de maréchal, mais son interprétation retardait leur avancement à des postes d'officiers supérieurs, uniquement par l'élection des candidats parmi les sous-officiers. Le remplacement, lors de la mobilisation, des postes de médecins militaires rencontrait également de grandes difficultés.

Le corps des officiers supérieurs et l'état-major général. Les nominations dans le ministère de la guerre venaient directement d'Alexandre II, et Milioutine ne pouvait pas y exercer d'influence. La fiabilité politique était toujours considérée comme bien plus importante que l'aptitude au combat. L'état du généralat peut être jugé d'après la lettre du général Zimmermann, commandant du XIVe corps opérant, ou plutôt, inactif en Dobroudja, à Milioutine, en date du 28 juillet 1877. Dans des termes très prudents, Zimmermann caractérise ainsi ses chefs de division : « ils commandent des généraux allant à la guerre pour la première fois », l'un d'eux « n'a aucune connaissance militaire et des capacités généralement limitées », un autre — « un homme intelligent, mais indécis » ; le troisième « connaît peu l'infanterie et l'artillerie ». Avec plus de franchise, le commandant du corps aurait probablement dit que les trois ne valaient rien.

Milioutine cherchait à faire sortir l'état-major général russe des limites du travail de bureau pour lui donner plus d'ampleur. Dans les années 1860, il établit l'exigence de commandement d'un régiment avant d'être nommé à des postes d'officiers généraux dans l'état-major, et en 1872, l'obligation d'avoir accompli une année de commandement à la tête d'une compagnie ou d'une escadrille. Ainsi, étaient progressivement préparés des candidats plus aptes à occuper des postes supérieurs. Jusqu'alors, il fallait toutefois composer avec la sous-estimation de personnes de large culture.

Milioutine proposa le général Obruchev le plus instruit pour le poste de chef d'état-major de l'armée opérant dans les Balkans, qui élabora un plan de guerre avec la Turquie, qui fut pleinement approuvé par le commandant en chef, Nicolas Nikolaïevitch père. L'héritier, le futur empereur Alexandre III, qui était destiné à commander le groupe le plus important de corps d'armée, voulait prendre Obrochев comme chef d'état-major. Mais comme Obrouchev avait la réputation d'être un libéral, Nikolaï Nikolaïevitch refusa de lui permettre de rejoindre l'armée. À sa place, Nepokoychitsky, qui avait déjà pris sa retraite du combat et de l'état-major depuis 20 ans, a été nommé chef d'état-major de l'armée active. Gazeckampf atteste Nepokoychitsky comme suit : une véritable machine de bureau, dont le simple contact tue toute manifestation de la vie ; pour lui, il n'y a ni hommes ni exigences de la guerre, mais seulement « dedans » et « sortant ». Levitsky, le compilateur d'un guide de marché de la tactique, un commandant impressionnable et déséquilibré du régiment de cavalerie de la Garde avec l'aura d'érudition d'un professeur de tactique douteux, a été choisi comme son assistant, le véritable chef de l'unité opérationnelle.

Réarmement. Après les succès prussiens de 1860, avec le fusil principalement chargé par la culasse, le pacha des fusils de six lignes avec lesquels l'armée était armée après la guerre de l'Est, fut rapidement révisé selon le système de Krik pour le chargement par la culasse. En 1870, nous avons adopté le meilleur modèle de fusil d'infanterie de l'époque, selon le système de l'Américain Berdan ; 30 000 fusils Berdan ont été commandés en Angleterre, et à partir de 1872, nos usines ont commencé leur production en série. Miloutine a rééquipé les usines de Toula, Ijevsk et Sestroretsk, les a dotées de moteurs à vapeur et des machines les plus modernes. En mettant tout leur effort, elles pouvaient produire jusqu'à 400 000 fusils par an.

Au début de la mobilisation de 1876, environ 10 % de l'infanterie (la garde et les fusiliers) et la majeure partie de la cavalerie avaient terminé leur réarmement ; de plus, 230 000 fusils Berdan étaient disponibles dans les magasins. La supériorité du Berdan était évidente : la cartouche du Krîka pesait une fois et demie plus, l'extraction des étuis du Krîka était insatisfaisante ; le Berdan assurait un tir satisfaisant à une distance deux fois plus grande que le Krîka. Pour la guerre sur la péninsule des Balkans, seulement 7 corps étaient prévus ; il

y avait six mois entre le début de la mobilisation et le début des hostilités. Dans ces conditions, il aurait semblé naturel de réarmer les unités de l'armée active avec des Berdan. Cela n'a pas été fait ; le haut commandement craignait plutôt que l'atteinte et la rapidité de tir des Berdan ne conduisent à ce que l'infanterie se retrouve, lors des moments critiques du combat, sans cartouches ; il était également fait mention des inconvénients de déployer des troupes en campagne avec des armes inconnues en temps de paix, pour lesquelles aucun cours de tir n'avait encore été suivi, en se référant prétendument aux résultats insatisfaisants du réarmement précipité de l'infanterie autrichienne avec un bon fusil lors de la campagne de 1859. Ainsi, l'infanterie russe, laissant les Berdan dans les magasins, partit se battre avec des Krîka. Notre industrie militaire en 1877/78 travaillait pour le stockage, et non pour le vaste marché ouvert par la guerre.

L'expérience de la guerre de 1866 a obligé notre artillerie de campagne à se hâter de se rééquiper avec des canons rayés, chargés par la culasse. La portée des canons en bronze modèle 1867 était insuffisante : les canons de 9 livres donnaient un feu effectif jusqu'à 1 800 m, tandis que les canons de 4 livres — le modèle principal des batteries de campagne — seulement jusqu'à 1 400 m. Contre les fortifications, leur feu ne produisait presque aucun effet. Le rééquipement avec de magnifiques pièces d'acier modèle 1877 était prévu, mais il n'a pas pu être réalisé à temps.

Mobilisation. À l'automne 1876, nous n'en étions qu'à la troisième année de l'application du service militaire général et nous n'avions encore aucun âge de réservistes libéré selon les nouvelles dispositions. La réserve se formait encore par anticipation auprès de soldats libérés, appelés par les recrutements réguliers. En raison de la situation sanitaire favorable, cette réserve dépassait 2,6 fois la réserve du début de la guerre de l'Est et atteignait 556 000 hommes. Mais l'effectif en temps de paix — 692 000 soldats et officiers — devait, en cas de mobilisation générale, passer à 1 800 000 ; le déficit de la réserve en 1876 atteignait ainsi 612 000, sans compter les besoins de renforcement durant la guerre elle-même. La garde nationale pouvait aligner, en trois vagues de 200 000 chacune, 600 000 hommes. Pour la formation des unités de la garde nationale pendant la guerre de 1877/78, il n'a pas été nécessaire de recourir à cette mobilisation, mais malgré le caractère partiel de la mobilisation, il a fallu puiser 170 000 combattants de la garde nationale pour renforcer les unités de campagne.

En plus des 692 000 soldats mentionnés, en temps de paix il y avait 57 000 cosaques, dont le nombre devait augmenter à 161 000 en cas de mobilisation ; 197 000 cosaques étaient en congé, ce qui satisfaisait largement les besoins de mobilisation.

Selon le calendrier de mobilisation n° 6 en vigueur à l'époque, nous avons déployé d'importantes pièces de recharge, y compris 199 bataillons de réserve — aussi étonnant que cela puisse paraître, soit une dizaine de bataillons de réserve de plus que prévu, en raison d'un malentendu évident avant la Première Guerre mondiale.

L'état transitoire dans lequel se trouvait l'armée n'a guère entravé la mise en œuvre de la mobilisation générale. Celle-ci, cependant, en raison du passage progressif de la menace à l'action, ainsi que de la sous-estimation initiale de l'ennemi, s'est développée par étapes, sous la forme de plusieurs mobilisations partielles. Dans le premier échelon, seules 20 divisions d'infanterie avec l'artillerie correspondante et une cavalerie importante furent mobilisées. Le premier jour de la mobilisation a été fixé au 2 novembre 1876 ; 254 000 hommes devaient être appelés, dont 75 % s'étaient déjà présentés aux points de recrutement au cinquième jour de la mobilisation ; les réfractaires ne dépassaient pas 0,5 %. Cette première mobilisation russe, au sens véritable du terme, témoigne des grandes réalisations du ministère de la Guerre sous Miloutine. La concentration de ces 5/12 de l'armée russe (20 divisions sur un total de 48) dans le sud de la Russie s'est achevée à la fin du deuxième mois de mobilisation.

Avec la déclaration de guerre, en avril 1877, encore 7 divisions d'infanterie ont été mobilisées. Leur arrivée sur le théâtre des opérations militaires ne s'est achevée qu'à la fin du

mois d'août. Le deuxième échec près de Plevna a obligé à mobiliser, au début du mois d'août, la troisième vague—encore 8 divisions d'infanterie, y compris la garde et les grenadiers, et à commencer la formation de 3 divisions de réserve, destinées au service d'étape. La capacité de combat de ces divisions était très faible en raison de la composition insatisfaisante des officiers. Les divisions mobilisées début août avaient, au début de novembre, terminé leur concentration sur le Danube. À la fin de la guerre, 12 divisions d'infanterie et 6 divisions de cavalerie avec leur artillerie et 3 brigades d'infanterie n'étaient toujours pas mobilisées—soit environ le quart de la force armée russe. L'effectif de l'armée russe avait atteint l'été 1878, au moment de la démobilisation, 1 800 000 hommes, dont les actifs—707 bataillons d'infanterie et les bataillons arrière et de réserve—491 bataillons. Pendant la guerre et l'occupation, l'armée active a reçu 147 000 renforts. Au total, 1 225 000 personnes ont été appelées et 300 000 chevaux ont été pris, c'est-à-dire cinq fois plus que lors de la première mobilisation partielle. Cette masse de mobilisés comprenait 555 000 réservistes, 100 000 cosaques privilégiés, 170 000 miliciens volontaires, 300 000 recrues. Alors que pendant la guerre orientale le nombre de ceux formés lors de l'apport de renforts pendant la guerre n'excédait pas 14 %, pendant la guerre de 1877/78, il atteignait 60 %.

La campagne de 1877 a été lancée par les Russes sur le principal théâtre des Balkans avec 150 000 hommes, et elle s'est terminée (la traversée hivernale des Balkans) avec une force de 500 000. La stratification du déploiement stratégique des forces russes en 1877 s'explique par des erreurs de la politique et de la stratégie russes ; mais comme désormais des causes objectives — la nécessité de nouvelles formations — poussent tous les États vers le même chemin de mobilisation permanente et de déploiement échelonné, le cours général de la guerre russo-turque se rapproche beaucoup de la modernité : un commencement énergique, une crise menant à une position statique, et un dénouement rapide pour surmonter cette crise, liée à l'épuisement militaire complet de l'un des camps.

Tactique. La guerre a surpris l'infanterie russe au moment de sa transition de l'organisation de régiments à trois bataillons à celle à quatre bataillons. La majeure partie de l'infanterie est intervenue dans une formation à trois bataillons afin d'entrer en combat dans des « formes organisationnelles » solidement établies, bien que déjà désapprouvées par la théorie. L'ancienne organisation a eu un effet extrêmement défavorable sur les actions tactiques de l'infanterie russe. Il s'avère que l'organisation à trois bataillons conservait la division de l'infanterie en légère et en ligne ; le bataillon se composait de 5 compagnies, dont 1 d'infanterie légère et 4 compagnies de ligne. Les carabiniers et tireurs de l'époque de Sébastopol étaient regroupés dans l'une des compagnies du bataillon ; elle était rééquipée en priorité avec des Berdan, et si elle conservait des fusils Krnka, elle avait des viseurs pour une plus grande distance que les compagnies de ligne et suivait un cours de tir particulier. La compagnie de fusiliers se déployait toujours en premier ; les compagnies de ligne avançaient de près derrière elle en colonnes de compagnies, avec de petits intervalles, ne dépassant pas la largeur de déploiement de la colonne de la compagnie ; l'ordre de bataille du bataillon ne dépassait pas 300 pas de front. Cette division en infanterie de ligne et lichte faisait que seulement 20 % de l'infanterie russe recevaient une préparation au combat appropriée et étaient utilisées judicieusement dans le combat ; les 80 % restants ne représentaient qu'une masse pour les attaques à la baïonnette et n'utilisaient le feu de leurs fusils que de manière épisodique, en salves depuis une formation serrée. Cette organisation était déjà théoriquement condamnée ; elle devait être remplacée par des régiments à quatre bataillons avec des bataillons composés de quatre compagnies également armées et entraînées. Cependant, à l'exception de la garde, la nouvelle organisation n'a été presque nulle part mise en œuvre — par crainte de l'innovation qui n'avait pas encore été adaptée à la vie paisible des troupes.

L'ordre de bataille du bataillon russe était très rigide ; quatre cinquièmes du bataillon restaient sous le feu en formation serrée ; personne ne s'adaptait au terrain ; la manœuvre a

même pénétré dans l'action des chaînes de tirailleurs, qui étaient alignées. Le principal avantage de la formation dispersée — non liée entre les différentes parties et la possibilité pour les officiers subalternes de faire preuve d'initiative — n'était pas atteint. Nous nous sommes simplement formellement abstenus d'un ordre linéaire, l'ordre mécanique de déploiement et de tir en salve était maintenu.

Le fusil Kriki pouvait atteindre l'ennemi jusqu'à une distance de 2 000 pas, mais il n'était équipé d'une visée que pour 600 pas. Il était indéniablement nécessaire de veiller à ce que l'infanterie n'abuse pas du tir à longue distance, ce qui risquait de laisser l'infanterie, aux moments décisifs du combat, sans munitions pour les distances rapprochées. Mais cette préoccupation aurait dû se traduire avant tout par une formation et une éducation adéquates de l'infanterie ; une approche mécanique de cette tâche, sous la forme de fusils russes Krnki puis Berdan, délibérément équipés d'une visée courte, irritait les troupes et les privait de confiance en leur arme, incapable de rivaliser avec l'arme turque à longue distance.

La préparation de l'infanterie russe en 1877 exclusivement pour le combat rapproché était erronée, et ce pour la raison que, à cette époque de développement tactique, le feu d'artillerie « était encore faible » ; de l'infanterie, on exigeait une formation au tir à moyenne et longue distance ; ce feu d'artillerie puissant, qui aujourd'hui pousse à considérer l'infanterie uniquement comme une arme de combat rapproché, n'existe pas encore.

L'infanterie n'avait presque aucune idée de l'aménagement des tranchées et ne disposait pas d'outils portatifs de tranchée. À l'arrière, les outils de tranchée étaient prévus selon le calcul de 10 pelles, 24 haches, 6 pics et houes, 1 pied-de-biche par compagnie, mais on ne savait ni les livrer à temps ni les utiliser. L'armée russe était exclusivement préparée à l'offensive ; le mépris pour la défense et la maladresse qui en découlaient dans la défense entraînaient de graves crises chaque fois que l'offensive échouait. Et de tels malentendus devaient se répéter fréquemment en raison d'un manque de respect pour le feu et d'une dépendance presque exclusive à la baïonnette.

L'infanterie portait sur elle 60 cartouches pour le Kriki ; le poids total de son équipement approchait les deux cents livres ; la lourdeur de l'équipement rendait l'infanterie russe peu adaptée aux marches rapides. Les sacs lourds gênaient le tir couché, et avant une attaque, ils étaient habituellement retirés ; en cas de malchance, les sacs étaient souvent perdus.

Pour 12 bataillons de la division, il y avait 6 batteries de huit pièces ; l'artillerie russe était donc parfaitement suffisante en nombre ; en nombre de pièces par bataillon, nous dépassions les Turcs de trois fois. Mais ce avantage n'a pas été utilisé de manière décisive. Au niveau technique du matériel, nous étions légèrement inférieurs aux Turcs.

Notre artillerie aurait pu soulager considérablement l'infanterie si elle s'était, à l'exemple des Autrichiens en 1866 et des Prussiens en 1870, déployée en masse au début du combat à des distances décisives pour écraser le feu de l'ennemi et le mouvement de ses réserves. Malheureusement, ce ne fut pas le cas. Le personnel de l'artillerie russe était résolument en retard par rapport aux exigences de la technique et de la tactique. Trop de batteries étaient maintenues en réserve ; les batteries entraient au combat isolément et ne concentraient pas leur feu ; les batteries occupaient souvent des positions à portée maximale ; lors du développement de l'offensive, les batteries oublaient qu'elles devaient également avancer ; les batteries subissaient peu de pertes, mais l'implication des artilleurs dans des intérêts logistiques et leur manque de lien avec l'infanterie devaient être payés par des pertes énormes. Le faible niveau de préparation tactique de l'artillerie s'explique par le fait qu'en temps de paix elle ne faisait pas partie des divisions, qu'il n'y avait pas de corps, et que le seul chef unissant les branches de l'armée en une seule entité tactique était le commandant des troupes du district. Une telle unité en temps de paix ne pouvait être que fictive.

Notre artillerie était mal entraînée au tir en temps de paix. Chaque année, une batterie recevait 128 à 200 obus, dont seulement 4 shrapnels et 4 grenades ; les autres obus étaient

d'entraînement, non explosifs, avec un tube fumigène. Il était difficile de s'entraîner au tir au shrapnel dans ces conditions. L'attention principale était portée sur le tir de précision sur des mannequins à courte distance, sans aucune valeur militaire. Le tir des batteries était encore basé sur le « principe de l'autonomie du tireur », qui prévalait dans l'artillerie lisse. Le commandant de la batterie choisissait au hasard la distance pour le premier tir, et ensuite chaque tireur devait évaluer la distance à laquelle son obus avait touché la cible et apporter les corrections nécessaires ; sur un champ de tir familier, à de courtes distances, avec un énorme bouclier, le tireur pouvait encore se débrouiller ; en conditions de combat, avec l'augmentation des distances de tir due au passage à des canons rayés, il était manifestement impossible pour le tireur d'évaluer l'intervalle de chute des obus. L'art de l'ajustement du tir, né en Prusse à la fin des années 60 et basé sur le contrôle individuel du feu de la batterie par le commandant, a commencé à être introduit chez nous à partir de 1873, mais il a fallu environ une quinzaine d'années pour que la nouvelle génération de commandants de batterie commence à le maîtriser, ne serait-ce qu'en partie. Les écoles d'officiers pour la rééducation des commandants, qui avaient longtemps quitté les académies militaires avec une technique désormais dépassée, n'existaient pas encore ; elles ont vu le jour dans les années 1880. En 1877, nous sommes passés aux canons rayés, mais avec un personnel de commandement habitué aux canons lisses.

Dans la nomination du haut commandement, la main de Milioutine se faisait sentir. Les chefs de division étaient trop peu instruits, disait-on à l'époque, pour que l'on puisse, en temps de paix, leur confier des brigades d'artillerie. En conséquence, les chefs de division restaient dans une ignorance infantile en ce qui concernait l'artillerie et ne savaient pas l'utiliser, tandis que dans l'artillerie grandissaient des tendances corporatives et économiques. Milioutine devait construire l'armée de bas en haut, en préparant la relève – une nouvelle génération de chefs plus éclairée.

Les corps d'armée russes formés lors de la mobilisation se composaient de deux divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie. La répartition de notre cavalerie nombreuse — dans l'armée active, il n'y avait que 149 escadrons et une centaine de compagnies pour 100 bataillons — parmi les corps représentait une initiative peu réussie. L'expérience des dernières guerres avait été comprise par la cavalerie russe en général correctement, comme celle qui rendait extrêmement difficile la réalisation d'attaques de cavalerie sur le champ de bataille ; notre cavalerie, qui possédait une supériorité décisive en qualité et en quantité sur la cavalerie turque, se lançait volontiers contre un ennemi monté, principalement irrégulier, mais ne participait en rien aux opérations contre l'infanterie et l'artillerie turques. Nous aurions dû viser une utilisation étendue de la cavalerie sur le théâtre des opérations militaires ; nous aurions dû avoir, à l'image des Prussiens en 1870, des divisions de cavalerie autonomes, qui seraient déployées plusieurs fois devant le front de l'armée pour la reconnaissance, pour remplir le rôle d'avant-garde opérationnelle, pour des enveloppements et des pressions étendues sur l'arrière des détachements turcs. La cavalerie, répartie entre les corps, se voyait réduite à un rôle modeste, auxiliaire, de cavalerie divisionnaire. Elle accomplissait consciencieusement tout au long de la guerre des missions de garde, plaçant directement devant l'infanterie des chaînes de postes et de garnisons montées ; la protection de la cavalerie était mise en place devant l'infanterie la nuit et (dans les cas où l'infanterie, n'ayant pas eu le temps de terminer le combat, passait la nuit au contact de l'ennemi. Bien sûr, c'était le moyen le moins économique de faire usage de la cavalerie. Elle assurait le service des communications, plaçant des postes de courrier volant ainsi que le service de convoi ; chaque commandant cherchait à avoir une escorte composée de quelques cavaliers, qui transportaient son manteau et allaient chercher les ordonnances pendant les étapes. Une telle attitude de force envers la cavalerie, combinée à la composition déplorable des chefs de cavalerie, l'avait corrompue à l'extrême. En septembre et octobre 1877, Plevna était surveillée depuis l'arrière, sur la rive gauche de la rivière Vida, par 75

escadrons et compagnies russes ; en raison de nombreux détachements, ils représentaient une masse de non pas 11 000, mais seulement 6 000 chevaux. Cependant, c'était une masse de cavalerie très respectable. Les Turcs firent passer à travers leur position par la route de Sofia, les 22, 23 septembre et 6 octobre, de grands convois, chacun comportant 8 000 charrettes, sous la protection de brigades d'infanterie avec artillerie, bien plus faibles que nos batteries montées.

Malgré un niveau tactique de développement médiocre, les troupes russes représentaient néanmoins une force considérable ; la discipline était solide, les cadres nombreux, et les mobilisés réussissaient, en quelques mois à peine entre l'appel et l'arrivée sur le théâtre des opérations militaires, à s'adapter et à trouver leur place dans leurs compagnies. Entre les mains de commandants plus expérimentés — Skobelev, Gourko, Dragomirov, Radetsky — nos régiments pouvaient fournir un grand effort et obtenir des résultats importants.

Situation politique. Le mouvement national-révolutionnaire des Jeunes-Turcs qui se développait en Turquie au milieu des années 70, accompagné de deux coups d'État dans le palais, était interprété par les connaisseurs de la Turquie, peu expérimentés, comme un effondrement de l'État turc. L'environnement était plus favorable à l'intervention de la Russie dans les affaires turques que durant l'époque de la guerre d'Orient. La France, après sa défaite de 1870, faisait face à la menace d'une nouvelle invasion allemande et ne pouvait pas protéger activement la Turquie. L'Autriche-Hongrie, ayant perdu sa position dans l'alliance allemande et ses possessions italiennes, dirigea ses efforts actifs vers les Balkans, préparait l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine et soutenait dans ces régions des soulèvements agraires des paysans serbes, catholiques et orthodoxes, contre les propriétaires terriens musulmans. En 1876, un traité secret fut conclu entre l'Autriche-Hongrie et la Russie, prévoyant la création dans les Balkans non pas d'un grand État slave uniifié, mais de plusieurs États indépendants, l'expansion de l'Autriche-Hongrie aux dépens de la Bosnie et de l'Herzégovine, et pour la Russie, le retour des districts de Bessarabie perdus selon le traité de Paris de 1856, situés près de l'embouchure du Danube, ainsi que le port de Batoumi sur la côte caucasienne. La neutralité bienveillante de l'Allemagne fut assurée. L'Angleterre, intéressée à détourner la Russie de l'expansion supplémentaire de ses possessions en Turkestan vers l'Inde, aurait été enclue à encourager la révolution musulmane en Turquie pour s'opposer à la Russie, mais était incapable d'entrer ouvertement en conflit avec elle. La diplomatie russe, au début de la guerre avec la Turquie, rassurait les Anglais en déclarant que l'armée russe n'avait pas l'intention de traverser les Balkans.

En réponse à la tentative de soulèvement des Bulgares dans les montagnes des Rhodopes, les Turcs ont procédé à une série de pogroms contre la population bulgare. La Turquie semblait si faible que la Russie, sans intervenir directement, mobilisa la Serbie. Ce principauté turque vassale ne possédait qu'une ébauche d'armée sous la forme d'une milice à peine organisée. La sous-estimation de la Turquie était telle qu'il semblait que l'intervention de la Serbie, liée à un soulèvement général de tous les chrétiens, mettrait fin à la domination turque sur la péninsule balkanique. Le général Tcherniaïev partit de Russie pour la Serbie à la tête de mille cinq cents volontaires ; 1 500 000 roubles furent collectés en Russie par souscription pour aider la Serbie. La guerre serbo-turque de 1876 montra cependant que les forces en présence étaient incomparables sur le plan militaire. Le 30 octobre 1876, l'armée serbe fut complètement vaincue près de Dyonish.

Malgré le bouleversement causé par le mouvement révolutionnaire dans tout l'organisme étatique de la Turquie, il s'est avéré que la mobilisation turque se déroulait avec succès, et que le soldat turc n'avait pas perdu ses hautes qualités combattives. Le partage de la Turquie nécessitait une guerre sérieuse préalable. La « Balkanisation » est devenue un mot couramment utilisé pour désigner le morcellement de grands ensembles étatiques en parties aux intérêts locaux spécifiques et contradictoires. La Hongrie s'abstenaît d'une intervention

militaire. Le gouvernement russe, conscient de l'impréparation économique, politique et militaire de la Russie à résoudre des questions historiques majeures et conscient de l'impact désastreux qu'une grande guerre, avec ses dépenses associées, aurait sur le développement économique de l'État, tenta également d'éviter un affrontement militaire avec la Turquie. Mais il n'y réussit pas : la propagande slavophile, active depuis 1875 — initialement avec l'approbation du gouvernement — avait réussi à concentrer l'attention de la société russe sur la nécessité d'aider les Slaves des Balkans. L'action de la Serbie était comprise par tous comme celle de l'avant-garde russe ; la laisser être détruite par les Turcs aurait été perçue comme une trahison directe des intérêts russes. Aux yeux de la société russe, la Turquie était représentée comme une pourriture étatique telle que quelques divisions russes suffiraient à lui infliger un coup mortel.

Le gouvernement russe a tenté d'éviter la guerre en optant pour des menaces : un ultimatum a été présenté à la Turquie — conclure un armistice de 2 mois avec la Serbie. Les Turcs ont obéi à cette exigence, mais le gouvernement anglais (lord Beaconsfield) les encourageait vivement à résister. À la provocation des Anglais, liée à la concentration des forces navales anglaises en Méditerranée et d'un petit corps expéditionnaire à Malte, la Russie a répondu par une mobilisation partielle, couvrant les deux cinquièmes de toute son armée. La côte de la mer Noire était fortement occupée, et en Bessarabie et au Caucase des armées de petite taille se sont déployées.

Les menaces, les regroupements de troupes, les déploiements opérationnels qui ne sont pas immédiatement suivis d'une attaque, tout comme toutes les autres mesures à moitié prises, sont le signe d'une faiblesse intérieure et ne causent qu'un tort. La mobilisation turque, commencée dès 1875 sous l'influence des menaces russes, continua avec encore plus de tension pendant l'hiver 1876/77, et à mesure que le nombre d'unités mobilisées augmentait, la Turquie devenait de plus en plus inflexible. Alors que beaucoup pensaient que les forces de la Turquie étaient déjà épuisées par des révoltes et une petite guerre contre la Serbie, et que la Turquie ne pourrait pas combattre une troisième année consécutive, il s'est avéré que ce n'est qu'au cours de cette troisième année que la Turquie atteignit un déploiement stratégique complet de ses forces.

La logique exigeait de la Russie qu'elle passe des menaces, auxquelles les Turcs ne cédaient pas, à l'action. Le 24 avril 1877, le gouvernement russe, contre son désir, déclara la guerre à la Turquie. La politique russe n'a pas pu éviter la guerre, qui devait naturellement soulever la question historique de la possession du Bosphore, dont l'impérialisme russe n'était pas encore mûr pour la résolution. Et en même temps, l'approche sceptique de la politique russe face à la guerre engagée poussait la stratégie vers des demi-mesures, menant une guerre économique avec seulement une partie des forces disponibles.

La préparation de la guerre sur le front de la politique intérieure a été menée par l'agitation slavophile ; Cette préparation semblait brillante, mais elle était superficielle et insuffisante pour une guerre sérieuse. Lorsque les épreuves de Plevna ont commencé, une attitude critique à l'égard de la guerre s'est créée dans la société : on commençait déjà à en parler comme du « pique-de la maison Romanov ». Les échecs de Plevna ont créé une ambiance semblable à celle qui a suivi l'échec du Liaoyang en 1904 ; Les jalons le long desquels le mouvement révolutionnaire se serait développé en 1878 étaient déjà indiqués, si le front n'avait pas réussi à surmonter la crise.

Le moment où l'élan slavophile se refroidit sérieusement fut la connaissance directe de l'armée russe avec la paysannerie bulgare. Les Bulgares « opprimés » par les Turcs se sont avérés être beaucoup plus prospères que les paysans russes. Les Bulgares ont battu les Turcs dans les zones nettoyées par les Russes des troupes turques, mais eux-mêmes n'étaient pas pressés de s'enrôler dans les escouades et de prendre les armes des Russes afin de gagner leur propre liberté de leurs propres mains.

L'Angleterre a réussi à empêcher la Serbie et la Grèce d'entrer en guerre jusqu'aux victoires décisives des Russes. Nous refusâmes d'abord nous-mêmes l'aide des Roumains, songeant à la prise imminente des quartiers de Bessarabie, que nous avions perdus sous la paix de Paris de 1856.

Cette guerre prolongée a coûté cher à la Russie 1 020 millions de roubles, si cher en raison de sa réticence à débourser suffisamment en une seule fois. Les dépenses militaires ont été couvertes principalement par des prêts internes d'un montant de 1 057 millions de roubles et un petit prêt extérieur de 73 millions de roubles ; En outre, 500 millions de roubles-papier ont été émis, ce qui a fait chuter le taux de change du rouble papier de 85 kopecks en or à 50 kopecks.

Nizam. L'absence de la bourgeoisie et d'éléments de la population urbaine en général, la composition purement paysanne de l'armée représentait une caractéristique de similitude entre les armées turque et russe. Le paysan turc, honnête, industrieux, courageux, facilement soumis à la discipline, était un élément à partir duquel un soldat pouvait être créé avec une rapidité extraordinaire. Le clergé musulman, fanatique, loyal au sultan et à l'État turc, gardait sa conscience. Aucune éducation n'a approfondi sa capacité à juger de manière indépendante, à évaluer les événements de manière critique. Si cette absence de critique parmi la masse des soldats a grandement facilité et accéléré le travail de l'état-major dans l'éducation du combattant, elle a aussi eu un revers. Les rumeurs les plus incroyables pouvaient se répandre à la vitesse de l'éclair parmi la masse des soldats, et la pensée et la psyché des soldats n'étaient pas équipées pour une lutte acharnée contre eux. La peur de la panique s'empara facilement de la masse des soldats ; L'héroïsme de ce dernier était instable, car il reposait sur la résignation du fataliste au destin. Les soldats turcs résistaient docilement parfois au feu le plus fort, mais parfois ils s'arrêtaient devant un obstacle facile s'il leur semblait impossible de le surmonter. « Olmas » – c'est impossible, cela ne fonctionne pas, rien n'en sort – avec ce mot turc se concentre l'idée d'une chute soudaine d'énergie, de l'inutilité de nouveaux efforts, de la subordination à la situation actuelle ; C'est le signal d'une sorte de frappe sur le champ de bataille, pour que les héros se transforment en une foule de fugitifs ou de prisonniers obéissants. « Olmas » a été trouvé beaucoup plus souvent dans le cas d'un paysan turc vêtu d'un manteau de soldat que dans le cas d'un paysan russe portant le même pardessus, en raison du fait que le soldat turc avait un soutien incomparablement plus faible dans la structure de commandement de l'armée et son organisation. Les officiers de combat turcs représentaient 90 à 95 % de ces mêmes paysans - sous-officiers, parfois même complètement analphabètes, promus après l'examen uniquement sur le règlement.

Dans les états-majors, dans l'artillerie, les unités du génie, et en partie dans la cavalerie régulière, servaient des officiers ayant reçu une formation dans les rares écoles militaires ou à l'étranger. Ces cadres du mouvement jeune-turc naissant étaient encore faibles et n'englobaient pas la masse de l'armée. Le commandement suprême représentait un mélange hétéroclite de pachas — issus d'armées étrangères, représentant diverses doctrines, de pachas intrigants, promus par le favoritisme du palais, de pachas vieux et décrépis, et de pachas — des généraux compétents, ayant affiné leur compréhension militaire en luttant contre plusieurs soulèvements dans les provinces turques.

L'organisation de l'armée turque reposait sur le pari d'un peuple armé, ou plutôt d'une partie du peuple armé, car le service militaire obligatoire ne s'étendait pas à de nombreuses provinces. La Turquie a emprunté une nouvelle voie de construction militaire dès 1826, après la suppression de la révolte et l'abolition du corps des janissaires. Dans les années difficiles où elle a entamé sa nouvelle construction militaire, la Turquie a mené une guerre malheureuse contre la Russie en 1828/29. Le modèle de la réforme turque était l'organisation militaire prussienne ; les gurkams étaient assistés par des instructeurs prussiens, y compris Moltke, qui réalisa de grands travaux. À l'époque de la guerre d'Orient, l'armée turque avait un recrutement basé sur des principes plus modernes que ceux des armées russe, française et

anglaise. Les musulmans, soumis à l'obligation militaire, servaient pendant 12 ans : 5 ans de service actif et 7 ans dans la réserve. En plus de 6 corps de première ligne (Nizam) d'un effectif total de 118 000 hommes, le surplus de réservistes permettait de mobiliser un nombre égal de corps de Landwehr (Redif).

En temps de paix, le Redif disposait de petites garnisons d'officiers et de sous-officiers, et se réunissait parfois pour des exercices ; une fois, à l'âge de 1 an, ceux qui faisaient partie du Redif furent convoqués pour des manœuvres. Cependant, le service militaire en Turquie ne put être étendu ni aux chrétiens, qui payaient un impôt militaire particulier, ni à plusieurs provinces à population majoritairement non turque : une partie du Kurdistan, toute l'Albanie, l'Arabie, le Liban, Bassorah, Tripoli, la Crète, les îles de l'archipel ne participaient pas au recrutement de l'armée turque. Ces provinces fournissaient presque uniquement une milice non combattante. Le point faible de l'organisation militaire turque était l'état presque chronique de « faillite du trésor turc ». La pauvreté de l'État avait de graves répercussions sur l'armée. Les troupes ne recevaient souvent pas de solde, et même la ration de nourriture cessait d'être distribuée. Les vêtements et les chaussures n'étaient pas fournis à temps : la discipline se détériorait et les pillages commençaient. Les réserves de mobilisation étaient souvent inexistantes.

En 1869, la Turquie fit un pas supplémentaire vers l'armée populaire en prolongeant la durée du service militaire de 12 à 20 ans. Le service dans le nizâm durait 6 ans : 4 ans de service effectif et 2 ans en réserve ; ensuite, 6 ans dans le landwehr — redif, et 8 ans dans le landschurm — mustafhises. L'effectif du contingent annuel de nizâm était fixé à 37 500 hommes : en réalité, en raison de difficultés financières, il était inférieur. Ceux qui n'étaient pas appelés au service effectif étaient inscrits directement dans le redif. Une partie des mustafhises devait être utilisée comme appel supplémentaire pour le redif. Le nizâm, selon les effectifs peacetime, devait compter 150 000 hommes, et après mobilisation — 210 000 ; le redif comptait 270 000 hommes et le mustafhise mobilisable — 145 000 ; au total, cela constituait une force armée respectable de 625 000 hommes ; le nombre total de tous les hommes inscrits au registre militaire approchait le million. De plus, les Kurdes, les Albanais, et les Circassiens ayant émigré de Russie formaient des unités auxiliaires irrégulières, se livrant cependant principalement au pillage de la population civile (bashi-bouzouk).

La mobilisation de l'armée turque, provoquée par la révolte en Bosnie, a commencé en 1875 ; en 1876, après la présentation d'un ultimatum par la Russie, la mobilisation turque a atteint un degré de tension extrême ; le déploiement des forces armées était freiné uniquement par la faillite de l'État — la Turquie avait cessé de payer ses dettes.

Le personnel de commandement du redif et du mustafhiss était très faible ; les compagnies étaient dirigées par des sous-officiers détachés du nizâm. La cavalerie, en particulier la régulière, était très peu nombreuse. Peu de batteries attelées étaient formées dans le redif et le mustafhiss ; au début de la guerre russo-turque, il y avait 580 bataillons d'infanterie (dont 181 bataillons du nizâm), 147 escadrons et 858 pièces d'artillerie de campagne (dont 794 pièces du nizâm). Dans l'armée mobilisée, le nombre de pièces par bataillon a ainsi été réduit de trois fois — de 4,3 à 1,4 pièce.

Les régiments russes permanents et bien organisés allaient surtout mesurer leurs forces avec la milice turque. La milice turque — le mustafhiz — était, soit dit en passant, une des meilleures parties de l'armée turque ; le contingent fourni par l'Égypte vassale — 11 000 hommes, apparemment bien organisé, était probablement encore inférieur sur le plan de la combativité.

En temps de paix, la Turquie comptait 7 corps d'armée ; en temps de guerre, l'organisation des formations supérieures existait apparemment seulement sur le papier. Un nombre arbitraire de bataillons formait un régiment, un nombre arbitraire de régiments entrait dans une brigade et une division ; en général, il y avait principalement des unités improvisées à partir des nizams, des redifes et des moustachfis. Leur qualité était très

variable. Les unités mobilisées en premier contre les Bosniaques, les Serbes et les Monténégrins, trempées pendant un an, déjà éprouvées au combat et victorieuses, étaient beaucoup plus fortes que les nouvelles formations commencées simultanément avec la mobilisation russe à la fin de 1876 et rassemblées dans le quadrilatère de forteresses de la Bulgarie orientale. Encore plus faibles étaient les nouvelles unités, improvisées par les Turcs à partir des redifes et des moustachfis pendant la guerre elle-même, alors que le meilleur matériel et les meilleures ressources humaines étaient déjà épuisés. Il n'y avait pas de troupes de réserve, et les bataillons initialement mobilisés ayant acquis de l'expérience au combat s'éteignaient progressivement faute de renforts. La taille d'un bataillon variait de 774 à 100 hommes. La direction militaire suprême était composée du ministre de la guerre, du ministre de la marine, d'un général-feldzeugmeister indépendant, du conseil militaire suprême — organe approuvant les décisions du ministre de la guerre — et du conseil militaire secret du sultan, qui disposait de pouvoirs indépendamment du ministre de la guerre. Le commandant en chef était libre de mettre en œuvre uniquement les plans qui avaient reçu l'approbation des institutions mentionnées à Constantinople. Les généraux subordonnés au ministre de la guerre cherchaient à obtenir un soutien à Constantinople et présentaient par des voies détournées leurs contre-projets. Une anarchie étonnante se créait ; tout le monde avait les mains liées et personne n'était responsable. Les intrigues et la défense des intérêts particuliers caractérisent la haute administration turque.

Pour l'armement de l'infanterie, les Turcs ne disposaient avant la guerre que de 325.000 fusils Snider, de type similaire à notre Krnka, mais avec une lunette de visée pour 1 300 pas. Pour compléter et améliorer l'armement, la Turquie a acheté aux États-Unis, auprès de la société Peabody, 600 000 fusils Peabody-Martini, légèrement inférieurs en qualité à nos Berdan, mais dotés d'une lunette de visée de 1 800 pas. La réarmement de l'infanterie turque a commencé en octobre 1876 ; au début de la guerre russo-turque, 310 000 fusils Peabody avaient été distribués aux troupes. 70 % de l'infanterie turque a reçu de meilleures armes. À l'inverse, comparé à la Russie, l'attitude de la Turquie à la question du réarmement lui a donné un avantage considérable.

Dans l'armement de l'artillerie, la Turquie s'alignait sur la Prusse. Une petite partie des pièces d'artillerie de campagne était en bronze, de l'ancien modèle prussien de Warendorf ; la majeure partie de l'artillerie de campagne possédait des pièces en acier modernes et à longue portée.

Le gouvernement turc accordait très parcimonieusement des crédits pour le maintien du personnel de l'armée en temps de paix, retardant souvent le versement des soldes et des rations. Mais il était prêt à investir volontiers dans les dépenses matérielles pour la préparation à la guerre. Beaucoup d'argent était consacré aux forteresses ; sur les fortifications terrestres et côtières, il y avait jusqu'à mille canons en acier Krupp.

Il n'y avait ni convois, ni hôpitaux, ni intendances de campagne en Turquie. Chaque compagnie recevait environ quatre animaux de bât ; le reste du convoi devait être constitué à mesure des besoins grâce aux chariots civils recueillis localement. L'approvisionnement provenait des organes du département militaire responsables de la satisfaction des besoins, qui amassaient un grand magasin à un certain point derrière le front de l'armée privée. Il n'y avait aucune chaîne reliant ce magasin aux troupes sur le front. Cela limitait énormément la capacité des troupes turques à manœuvrer.

La faible mobilité des troupes inquiétait peu le gouvernement turc. Puisque l'armée russe recevait une préparation unilatérale à l'offensive, les Turcs se préparaient tout autant unilatéralement à la défense. Ils savaient ériger avec une rapidité exceptionnelle des fortifications bien adaptées au terrain. Les espoirs et les plans des Turcs se résumaient à attirer les Russes dans une guerre de siège, notamment dans le quadrilatère de forteresses Rouschouk—Silstira—Varna—Shoumla. En défendant une série de positions, l'armée turque pouvait gagner un temps précieux et se montrer sous son meilleur jour.

La flotte turque dominait fermement la mer Noire ; elle se composait de 17 navires cuirassés et de 14 navires non cuirassés. Par le traité de Paris de 1856, la Russie se voyait interdire de posséder une flotte militaire sur la mer Noire. Alexandre II profita de la guerre de 1870 pour déclarer l'abandon de cette obligation, ce qui provoqua un scandale diplomatique, mais il ne construisit pas de flotte. Cependant, pour frapper à Constantinople, la domination sur la mer Noire prenait une importance considérable. Les Turcs disposaient également d'une puissante flottille fluviale sur le Danube composée d'environ 60 bateaux à vapeur, dont une dizaine étaient armés de canons et possédaient une faible cuirasse. Au total, la flotte turque comptait plus de 15 000 hommes et 763 pièces d'artillerie.

Lors de l'évaluation des actions militaires, il ne faut pas considérer les troupes turques et russes comme équivalentes. Privés de troupes hors rang et de l'approvisionnement, incapables de manœuvrer, avec une artillerie peu nombreuse, dirigés de manière anarchique — les « bataillons » turcs, en grande partie des milices, seraient à tort comparés par le nombre de baïonnettes aux bataillons permanents russes, qui bénéficiaient de tous les avantages de l'organisation et d'un arrière bien établi, ainsi que des avantages résultant de l'assistance d'une cavalerie forte et d'une artillerie nombreuse.

Plan d'Obrouchev. L'élaboration du plan des opérations incomba au professeur de l'Académie de l'état-major général et au directeur des affaires du Comité scientifique de l'état-major (cellule du Grand état-major russe), le général Obrouchev, un officier éminent de l'état-major russe, dont la pensée, toutefois, était conforme à la doctrine napoléonienne.

Obrouchev possède deux projets ; le premier a été présenté le 15 octobre 1876, et conformément à celui-ci, la première mobilisation privée a été effectuée ; le deuxième projet date du 27 mars 1877, et selon celui-ci, la deuxième mobilisation a été réalisée et les actions militaires ont commencé. Les deux projets se recouvrent dans de nombreuses parties ; ils considèrent que le théâtre des Balkans est le plus important et que le théâtre asiatique de la guerre est clairement secondaire. Sur le théâtre des Balkans, l'attention d'Obrouchev dans les deux cas se porte sur le développement des opérations le long du Danube, au tronçon près de Sistova ; en effet, un accord politique avec l'Autriche excluait l'expansion des opérations russes vers l'ouest, sur le territoire de la Serbie ; et traverser le Danube à l'est, dans la partie basse de son cours, comme cela se faisait lors des guerres précédentes contre les Turcs, n'avait désormais aucun sens : en mer Noire dominait la flotte turque, et l'armée russe ne tirerait aucun avantage logistique à rester le long de la côte ; par ailleurs, cette direction orientale aurait conduit l'armée russe à l'intérieur du quadrilatère turc de forteresses et l'aurait forcée à des sièges, ce qui n'aurait été favorable qu'aux Turcs. De plus, à l'est du méridien de Rouschouk, la majorité de la population bulgare était alors turque – musulmane ; en opérant à l'ouest de ce méridien, l'armée russe se dirigeait sur un territoire à la population majoritairement chrétienne. Les prévisions d'aide de cette population – ressources locales, formation de groupes, reconnaissance, actions sur les arrières turcs – jouaient un rôle important dans les plans d'Obrouchev.

Le plan initial poursuivait un objectif modeste : occuper une partie de la Bulgarie au nord des Balkans afin d'exercer une pression sur le gouvernement turc. Les forces de la Turquie étaient encore déployées principalement contre le Monténégro et la Serbie, ainsi qu'en Bosnie, convoitée par l'Autriche. La Turquie n'était absolument pas prête pour une guerre contre la Russie. Obrouchev jugeait suffisant, dans ces conditions, d'envoyer pour l'occupation 4 corps plus 1 division de réserve pour les services arrière. L'arrière profond était protégé par un accord politique avec l'Autriche. Les questions du franchissement du Danube à Zimnitsa-Sistova étaient parfaitement élaborées dans ce projet et ensuite précisément réalisées : une série de barrages de mines et de batteries de siège devaient contraindre la flottille danubienne turque et dégager les sections du Danube dont nous avions besoin ; en soutien, des vedettes porte-mines légères étaient transportées sur le Danube par chemin de fer ; le matériel pour ponts et les pontons en bois devaient être commandés à l'avance dans les

scieries de Roumanie et flotter par les affluents du Danube jusqu'au lieu de construction des ponts ; à la traversée des forces principales devait précéder un passage stratégique de démonstration à Galați, etc. Après la traversée, il était prévu, pour élargir la base sur le Danube, de prendre rapidement Rouschouk encore faiblement fortifié. Le calcul total des forces pour la première mobilisation se présentait chez Obroutchev ainsi : 8 divisions d'infanterie destinées à l'armée active sur le théâtre principal, déployées en Bessarabie ; 4 divisions d'infanterie faisaient partie du corps actif caucasien ; 4 divisions gardaient la côte de la mer Noire, et 4 divisions mobilisées se rassemblaient dans le district militaire de Kiev comme réserve stratégique. La forte occupation de la côte de la mer Noire et l'affectation d'une réserve stratégique s'expliquent par la crainte excessive d'une intervention anglaise. Notre pensée stratégique était encore influencée par le débarquement des alliés en Crimée en 1854 et omettait de voir que l'Angleterre, sans alliance avec la France, était incapable de mener une opération de débarquement ; de plus, l'accord avec l'Autriche nous libérait les mains, et la présence de chemins de fer rendrait extrêmement difficile et transformerait en aventure une nouvelle tentative de capture de Sébastopol. En raison de l'absence de bases navales sur la mer Noire en 1877, il aurait été difficile de choisir sur sa côte un objectif suffisamment important pour une opération de débarquement, à l'exception d'Odessa.

Au printemps 1877, la situation politique s'était aggravée au point que la proposition d'occuper une partie du territoire turc, en tant que moyen de contraindre les Turcs à céder à nos exigences, tombait à l'eau. Il est indéniable que l'objectif politique fixé ne pouvait être atteint que par la défaite de la puissance militaire turque. Obrouchev élabora déjà un plan de campagne, et non un plan d'occupation, qui constituait en réalité son premier projet.

L'hiver 1876/77 n'a pas été utilisé pour le début de la campagne, les Turcs ont eu le temps de s'armer, et de sérieuses opérations militaires étaient à prévoir. L'objectif militaire final qu'Obrouchev avait avancé était la prise de Constantinople. Cependant, cet objectif militaire ne découlait absolument pas de la politique russe précédente. La politique de la Russie, qui visait Constantinople, aurait dû être radicalement réorganisée et mobiliser pour la préparation de la guerre et de l'expédition sur Constantinople des moyens matériels bien plus importants que ceux dont disposait Obrouchev. Ici, à la source du plan de guerre d'Obrouchev, se trouvait une faille majeure entre la politique et la stratégie qui aurait dû en être la continuation. Cette faille traverse le fil rouge de toute la guerre. La prise de Constantinople est un acte historique qui ne pouvait s'inscrire dans la « pure perspective militaire » trompeuse d'Obrouchev.

Obrouchev a élaboré un brillant projet pour écraser la Turquie. De la moyenne Danube à Constantinople—500 km, depuis la frontière caucasienne—plus de 1 400 km. Sur le théâtre européen, la campagne peut être achevée en peu de temps. En Asie, elle nécessitera au moins 2 à 3 ans. D'où il découle que le coup principal doit être porté dans les Balkans ; sur le théâtre caucasien, il faut seulement assurer la sécurité de notre territoire et, par des actions secondaires, distraire les forces turques.

Porter un coup écrasant sur la péninsule balkanique, Obrouchev le décrivait ainsi. Le Danube, pour les raisons indiquées ci-dessus, doit être franchi à Zimnitsa-Sistovo. Après le Danube, il faudra franchir la deuxième ligne de défense — la chaîne des Balkans, et ce dans sa partie la plus élevée. Cependant, la perception de la difficulté de franchir les Balkans est largement exagérée ; franchir cette chaîne de montagnes ne retardera pas les troupes russes ; sur le chemin, elles rencontreront la population bulgare, sur laquelle elles pourront s'appuyer. La question est de faire passer à travers les Balkans une armée d'au moins 100 000 hommes — 3 corps. Ces forces doivent parcourir 500 km du Danube à Constantinople en environ 5 semaines, idéalement 4 semaines, sans se laisser distraire par quelconques opérations secondaires — ni la protection des arrières, ni le siège des forteresses, ni même les « batailles annexes ». Un tel mouvement doit provoquer en Turquie la panique, l'effondrement de l'État, une révolte des Slaves et la confusion dans l'appareil étatique.

L'exécution de cette campagne dévastatrice entraînait une marche de flanc, entourant le quadrilatère turc de forteresses Silistria—Ruschuk—Shoumla—Varna sur une distance de 400 km, et dans ce quadrilatère se concentraient les principales forces turques. Les communications des troupes russes étaient menacées à la fois depuis ce quadrilatère à l'est et depuis l'ouest, depuis Vidin, où se trouvait également un corps turc. C'est pourquoi nos communications nécessitaient des mesures particulières pour leur protection.

Pendant qu'une armée avancera et portera un coup mortel à la Turquie, provoquant par sa marche la stupeur dans tous les domaines de la vie de l'État turc, une autre armée de 4 corps, ayant également traversé le Danube à Zimnitsa-Sistovo, devra assurer ses communications dans l'espace entre le Danube et les Balkans, tant à l'est qu'à l'ouest. Une division peut être laissée pour une démonstration en Dobroudja ; 4 divisions doivent former un écran contre Rouschouk-Choumla ; 2 divisions formeront un écran à l'ouest, contre Vidin ; un brigade de fusiliers avec cavalerie assurera nos arrières dans les passages balkaniques ; une division doit rester dans la réserve générale au nord des Balkans.

L'invasion de la Turquie, basée sur le seul pont de Sistov, pourrait se retrouver en difficulté. C'est pourquoi « l'armée chargée de sécuriser les communications doit élargir le secteur de notre base sur le Danube. Pour cela, il est nécessaire de » prendre Rouschouk et Nikopol et d'augmenter le nombre de passages en notre possession.

Les forces agissant contre la Turquie sur la péninsule des Balkans devaient, selon le plan d'Obrouchev, passer de 4 à 7 corps. Obrouchev accordait une importance particulière à la rapidité de cette augmentation de notre déploiement opérationnel. Il proposait de prendre 1 division de défense côtière, 3 divisions prêtes dans la réserve stratégique, et de former 2 divisions à partir des corps de la garde et de grenadiers, afin de donner une expérience de combat à ces unités modèles, véritables viviers pour les cadres supérieurs.

En évaluant le plan d'Obroutchev, nous y voyons des motifs clairement inspirés de la stratégie napoléonienne — la prise de positions entre les Balkans et le Danube et une frappe rapide depuis ces positions sur la capitale ennemie. Dans des conditions de retard économique de la Turquie, de mauvais chemins, de l'imperfection de l'appareil d'État turc et de ses maladies internes, l'application des méthodes napoléoniennes en 1877 pouvait sembler tout à fait appropriée. Bien sûr, il aurait été préférable qu'Obroutchev ne calcule pas les forces nécessaires de manière insuffisante. L'écrasement exige en général une supériorité de forces, un avantage maximal. Obroutchev exagérait quelque peu les difficultés d'approvisionnement et de manœuvre de grandes forces en Bulgarie, qui s'est révélée être un pays riche et fertile ; Obroutchev craignait également que la mobilisation de forces plus importantes retarde l'ouverture de la campagne. Mais dans ce cas, il aurait été possible de mieux utiliser les divisions mobilisées pour la protection du littoral de la mer Noire. L'écrasement couvre toutes les directions secondaires par la seule menace d'un coup mortel. Si, dans le cadre de notre objectif militaire limité à l'occupation du nord de la Bulgarie, selon le premier projet, on pouvait encore s'attendre à un débarquement turc ou anglais sur nos côtes, il allait de soi que la possibilité d'un débarquement disparaissait complètement lors de notre avancée vers Constantinople.

Il est indéniable que l'ampleur des considérations d'Obrouchev en faveur de la réduction des forces russes nécessaires a été influencée par les rapports du « père du mensonge », comme les Slaves balkaniques appelaient l'ambassadeur russe à Constantinople, le comte Ignatiev, qui décrivait la désintégration de la Turquie, par les rapports de notre renseignement sur la faible qualité de l'armée turque, par les modestes succès des Turcs contre la milice serbe en 1876, et enfin par des considérations de nature financière — le manque total de sympathie du ministre des Finances pour une conduite généreuse de la guerre — alors que générosité, rapidité et, en fin de compte, économie se rejoignent en réalité très étroitement.

Mais, le plus important, la manière napoléonienne de faire la guerre exige également un grand talent de commandement, une sorte de reflet de Napoléon dans l'art opérationnel. Obrouchev lui-même n'a pas été autorisé à réaliser son projet — à la fin, il a été confié aux mains de pygmées. Obrouchev n'a pas pris en compte que le projet serait mis en œuvre par Nicolas Nikolaïevitch et son état-major.

Des changements mineurs furent introduits dans le plan d'Obrouchev, ce qui le transforma cependant en bluff. Les autorités ne s'accordèrent ni à affaiblir la défense côtière, ni à emprunter des unités consolidées aux gardes et grenadiers. À leur place, de nouvelles divisions furent mobilisées, qui ne compléteraient leur concentration sur le Danube qu'à la mi-juillet. Au lieu de la division désignée par Obrouchev pour une démonstration en Dobroudja, l'ensemble du XIVe corps fut affecté. En conséquence, bien que l'inondation du Danube ait retardé la traversée prévue, le Danube ne fut pas traversé par le 61/2 corps, comme l'exigeait Obrouchev, mais seulement par le 4e corps. Le commandant en chef refusa d'étendre la base sur le Danube par une opération contre Ruschuk, mais la marche sur Constantinople fut immédiatement ouverte, cependant, non pas par une armée de 3 corps, comme insistait Obrouchev, mais par le détachement le plus faible de Gurko, sept fois plus faible (101/2 bataillons). La force de Gurko, bien sûr, ne pouvait pas être suffisante pour écraser ; La crise de l'offensive russe était vouée à s'aggraver rapidement et inévitablement, et elle l'a fait.

Une exécution misérable n'est pas encore une condamnation au plan douteux d'Obrouchev ; Cependant, compte tenu de la mauvaise formation tactique de l'armée russe, nous devons en elle reconnaître un énorme élément de risque. Le plan n'avait presque aucune marge de stabilité.

Organisation de l'arrière de l'armée russe. L'état-major de l'armée active avait toutes les possibilités d'étudier à l'avance les chemins de fer de la Roumanie amie, qui devaient constituer le seul lien des troupes russes sur le Balkans avec la patrie. Cependant, la qualification des agents russes des communications militaires était faible ; ils pensaient qu'il serait possible d'organiser le déplacement de douze trains par jour de Bender à Iași-Brăila-Bucarest. La réalité a montré qu'au début de la campagne, coïncidant avec le dégel printanier, les chemins de fer de Roumanie, mal construits, sujets aux érosions, nécessitant des réparations, ne permettaient le passage que de quatre à sept trains par jour.

Il semblerait que, dans ces conditions, il aurait fallu prendre immédiatement toutes les mesures pour renforcer l'efficacité des chemins de fer roumains, pour développer les gares faibles et surchargées, etc. ; on aurait dû « s'attendre à ce qu'avec l'arrivée de la saison sèche et la poursuite de la guerre, le trafic ferroviaire se redresse ». En réalité, nous observons le phénomène inverse. En juillet 1877, les chemins de fer roumains ont assuré le transport de 198 trains depuis Iași, où se terminait l'écartement russe large et commençait l'écartement ouest-européen ; en novembre, le succès des transports avait chuté de 3,5 fois, passant à 58 trains. Cette chute catastrophique de l'efficacité de l'arrière ferroviaire coïncidait avec le triplement de l'armée active, de 160 000 à 500 000 hommes, et la croissance correspondante des besoins. La crise ferroviaire était provoquée par le manque d'organisation et le désordre qui en résultait dans l'arrière russe.

Dans les transports, l'arbitraire régnait. Le chef des communications militaires établissait les horaires et ne s'intéressait ni au type ni à la destination des cargaisons. L'intendance et d'autres organes de ravitaillement n'avaient initialement aucun agent sur les routes à l'arrière et ne savaient pas quelles cargaisons arrivaient de Russie sur les chemins de fer roumains. À la jonction des chemins de fer russes et roumains, un énorme embouteillage de marchandises s'était formé. Dans leur expédition régnait l'arbitraire et le chaos. Le chef des communications militaires cherchait à faire plaisir au commandement opérationnel supérieur à un degré incomparablement plus grand qu'aux organes satisfaits, et allouait pour les transports de marchandises au maximum la moitié de l'horaire ; lorsque le besoin en biscuits atteignait 66 wagons par jour, l'intendance parvenait à peine à obtenir 15 wagons. À Bucarest,

des centaines de wagons de marchandises abandonnées étaient jetés, avec lesquels le chef des communications militaires ne savait que faire, et les voies de la gare, pendant deux semaines de juillet, étaient encombrées par 450 wagons de biscuits qui moisissaient et gênaient le fonctionnement de cette petite gare, alors que l'armée en avait un besoin urgent. Aucune tentative n'a été faite pour prévoir les difficultés, les embouteillages, les blocages qui entravaient le mouvement, et en conséquence pour le réguler.

L'intendance a essayé, en vérité, d'organiser l'acheminement des biscuits en Roumanie par un autre chemin — via la Galicie, la Hongrie (Budapest), Craiova. Mais à la gare de transfert de la Hongrie vers la Roumanie (Roman), il n'y avait ni agents, ni ordres donnés, et 130 wagons de biscuits ont été abandonnés et pourris.

On aurait pu essayer d'acheter des vivres en Serbie et en Autriche-Hongrie et de les faire flotter sur le Danube directement jusqu'à Sisto. Une partie des bateaux aurait probablement été coulée par le feu des batteries turques de Vidin, mais beaucoup auraient réussi à passer. Cependant, aucune tentative d'utiliser la voie navigable du Danube n'a été faite.

La question de la construction de nouvelles voies ferrées n'a été soulevée qu'après cinq mois de guerre.

Le 8 août, on a commencé la construction de la ligne de chemin de fer Bender—Galați pour décharger le trafic de la voie principale roumaine. Cette ligne pouvait approvisionner le XIV^e corps, inactif en Dobroudja, et, par la suite, après la prise de Silistra et de Roussé, pouvait se prolonger par une voie navigable sur le Danube. Après 42 jours, le 19 septembre, la circulation y a été ouverte.

L'application d'un coup écrasant à Constantinople nécessitait qu'une branche soit tracée depuis Bucarest jusqu'à Zimnice — le point de passage du Danube — et que tout le nécessaire soit préparé pour poser immédiatement un chemin de fer étroit en double voie sur le tronçon de 75 kilomètres Sistovo-Gabrovo. Entre-temps, ce projet n'a été entamé qu'en septembre. La direction, d'abord bloquante, puis cherchant à en sortir, se montre sous son pire jour.

À notre disposition, depuis le moment de notre entrée en Roumanie jusqu'au début du franchissement du Danube, nous avions plus de deux mois ; les troupes roumaines couvraient notre marche vers le Danube. Au lieu de transporter pendant ce temps une partie des troupes (IX^e corps) par chemin de fer, ce qui ne faisait pas avancer les 'opérations', il aurait fallu utiliser cet intervalle pour transférer dans la région de Bucarest de grandes quantités de réserves d'approvisionnement et organiser près du Danube de puissants dépôts de base.

Il est évident qu'on ne peut pas isoler la direction de l'arrière ferroviaire de la direction de l'approvisionnement de l'armée. Les rôles de cocher, joués par l'administration des communications militaires, et de passager, assumé par l'intendance russe, ont eu un impact très négatif sur le déroulement de la guerre.

Si ce désordre dans l'arrière ne détruisait pas nos opérations à la racine, nous devons cela uniquement à la présence sur le théâtre de la guerre de moyens locaux abondants. La Roumanie et la Bulgarie, à l'exception de certaines régions montagneuses, en termes de densité de population et de fertilité, peuvent rivaliser avec les provinces russes aux meilleurs sols noirs. Cependant, on n'y sème pas de seigle, de sarrasin, d'avoine, tandis que notre intendance partait de la conviction que le soldat russe ne pouvait se nourrir de pain de blé, et que les chevaux russes se nourrissaient d'orge et de maïs. En réalité, il a fallu y recourir largement.

Dans l'organisation de l'utilisation des ressources locales, la méfiance envers les intendants de corps et de division ressort clairement. Dans l'armée russe de 1877, la hauteur féodale de la noblesse du XVII^e siècle était encore entièrement préservée, celle-ci considérant le service militaire comme une affaire d'honneur et méprisant le personnel logistique, qui servait pour salaire et était toujours soupçonné de motifs intéressés. La bourgeoisie russe n'a

pas encore réussi à introduire un aspect professionnel dans l'armée; l'intendance méprisée ne pouvait se compléter que par des gens intéressés. C'est pourquoi les intendants de corps et de division cherchaient à se tenir à l'écart de toute activité de préparation et limitaient leur champ d'action à la distribution des réserves préparées. Ainsi, lorsque la nécessité de créer des magasins en Bulgarie a surgi en utilisant des ressources locales, cette tâche n'a pas été confiée aux intendants militaires, mais aux autorités d'occupation. Ces dernières, pour réussir à obtenir des stocks pour les magasins à des prix modérés, ont d'abord interdit toute vente libre de vivres destinés à l'approvisionnement, ce qui a mis dans une situation critique de nombreuses unités, qui vivaient uniquement de l'achat de vivres auprès de la population. L'idée de centralisation du travail de l'intendance était poursuivie avec une pression extrême et entraînait de nombreuses difficultés superflues.

Un autre motif dans l'organisation de l'utilisation des ressources locales résidait dans le désir exagéré de l'état-major principal de ménager les intérêts de la population locale. Cela était en effet très important, car les Roumains étaient nos alliés, et le recours à la coopération des Bulgares, à leur soulèvement et à leur jonction avec nos troupes faisait partie intégrante de notre plan pour écraser la Turquie. Cependant, le souci pour la population locale allait si loin que non seulement aucune réquisition n'était autorisée, mais également aucun paiement avec des roubles papier à cette population pour les produits ; bien que ces roubles soient cotés sur les bourses étrangères, en raison de la chute de leur cours, on pouvait prévoir, au fil de la guerre, des pertes pour la population locale si elle se retrouvait en possession de roubles papier au lieu de roubles en or. L'état-major prit donc des mesures contre le ministre des Finances et le rouble papier ; l'ensemble du personnel dirigeant était également intéressé à recevoir son salaire en or. Et comme le ministère des Finances tardait à transférer de grandes sommes d'or à la disposition du quartier général, et qu'il fallait commencer à constituer la base en territoire roumain, avec les réserves roumaines, avant le déclenchement des hostilités, on trouva la solution suivante : l'approvisionnement en Roumanie était confié à une "société commerciale" composée de personnages douteux, dont l'un, Kogan, était un connaissance de Nepokoychitsky. L'intendance devait indiquer chaque semaine à la société le point et la quantité de vivres nécessaires aux troupes. La société s'engageait, avec ses propres moyens, à acheter et livrer les produits nécessaires, à cuire le pain et à le remettre aux intendants militaires ; la fourniture directe par les troupes était interdite, à l'exception de la viande : le bétail était abondant partout. La société fixait le coût d'approvisionnement, qu'il était impossible de contrôler, et recevait un paiement — majoré pour le travail, le risque, l'investissement en capital et les frais d'organisation — de 33 %. L'intendance désigna en Roumanie des points d'approvisionnement pour les troupes lors de leur marche vers le Danube, tous les trois passages. Mais comme la boue retardait le mouvement des troupes russes et empêchait de suivre exactement les itinéraires, les troupes mouraient de faim à certains endroits, consommant leurs propres réserves, tandis que les réserves de la société, en particulier le pain cuit, se gâtait ailleurs.

La société, malgré toute sa bonne volonté, ne pouvait donner aux approvisionnements l'ampleur nécessaire ; les principales difficultés provenaient de la limitation de ses transports hippomobiles. Elle travaillait principalement avec des charrettes louées aux paysans locaux ; quand ceux-ci étaient en pleine saison des travaux agricoles, comme la récolte, ils ne fournissaient pas de véhicules à la société, et l'activité de cette dernière ne pouvait suivre le rythme dicté par les circonstances. La grande faveur dont bénéficiait la société se voit dans le fait que le contrat, initialement limité au territoire de la Roumanie et assez mal exécuté par la société, fut ensuite étendu au territoire de la Bulgarie, où les possibilités étaient encore moindres. En même temps, les actions d'approvisionnement de la société provoquaient sur le théâtre de la guerre des mouvements totalement incontrôlés de vastes convois. En cas de nécessité d'une manœuvre de repli, les troupes auraient dû faire face à ce flux chaotique de charrettes et à l'encombrement des routes. Les entrepreneurs, qui jouaient un rôle aussi

énorme dans les affaires militaires avant la réforme de Louvois, ont tenté de renaître en 1877 ; mais l'expérience de cette guerre a définitivement tué l'idée que des particuliers pourraient rivaliser avec l'organisation étatique pour le ravitaillement de l'armée en campagne.

Il n'y avait pas encore de boulangeries de campagne dans l'armée russe ; le nombre de soldats non combattants dans l'armée était encore modeste. La quantité de pain reçue de l'association était négligeable : le reste des troupes devait être fourni sous forme de biscuits livrées depuis la Russie. L'approvisionnement en biscuits était lié à une énorme économie sur l'arrière : le transport des biscuits nécessitait une fois et demie moins de véhicules que le transport du pain frais, mais le régime à la biscotte augmentait considérablement la morbidité des troupes. La guerre turque de 1877/78 fut la dernière guerre de l'ancienne armée russe où les pertes dues aux maladies dépassaient les pertes au combat : sur 100 000 hommes qui quittèrent le front pendant la guerre sur la péninsule balkanique, 45 000 moururent de maladies, 35 000 furent déclarés inaptes (invalides en raison de blessures ou d'épuisement), 12 000 furent tués, 4 500 moururent de leurs blessures, 3 500 furent portés disparus. Très souvent, pendant la guerre, les troupes devaient se contenter d'une portion de biscotte réduite ; le manque de biscuits était compensé par une portion de viande plus importante ; parfois, il manquait du sel.

Le soldat était chargé de trois jours de rations de biscuits secs. Les biscuits et les céréales devaient encore rester dans le convoi pendant 5 jours : 1 Ces chiffres témoignent néanmoins des énormes progrès de l'hygiène militaire dans l'armée russe au cours des 50 dernières années. Moltke, dans son Histoire de la guerre de 1828-29, affirme que sur 200 000 soldats russes envoyés au-delà du Danube, 180 000 devinrent inaptes au combat en raison de l'épuisement et des maladies. Dibitch se tenait devant Constantinople en 1829 avec le spectre d'une armée. Dans le convoi de division se trouvaient de lourds chariots à quatre roues, un par compagnie selon le calcul, contenant des provisions pour 4 jours, II dans le convoi de régiment — de petites charrettes jumelles, également une par compagnie, transportant des biscuits pour 1 jour et des céréales pour 3 jours. Les chariots à quatre roues furent cependant abandonnés dès les premiers déplacements en Roumanie, car ils étaient conçus uniquement pour de bonnes routes. La présence de chariots de ravitaillement demeurait néanmoins un avantage important pour notre organisation.

L'organisation de transports de corps n'était pas prévue. L'intendance de l'armée disposait de 14 transports de 350 charrettes doubles, achetées lors de la mobilisation. Avec la croissance de l'armée, ces moyens de transport semblaient insuffisants, et en Russie, le 23 mai 1877, un entrepreneur a été trouvé, s'engageant à fournir encore 20 transports similaires avec des conducteurs engagés ; ces transports franchissaient la frontière russe du 5 juin au 24 juillet et atteignaient les ponts du Danube après 24 jours de marche. Le 30 septembre, un nouveau contractant russe a été trouvé pour 9 800 charrettes.

L'intendance n'avait pas d'appareil qui lui permettait de réguler le fonctionnement de ces transports. Les transports initialement disponibles ont été, après quelques hésitations, répartis entre les divisions. Les divisions d'infanterie ont reçu 312 charrettes chacune, les divisions de cavalerie — 224. Les divisions donnaient à ces transports des ordres de travail, mais les transports restaient subordonnés à l'intendance de l'armée. Le faible niveau des responsables des transports et l'absence de contrôle sur eux ont engendré de grands abus. Les conducteurs embauchés à titre privé ne pouvaient souvent en Bulgarie nourrir ni eux-mêmes, ni leurs chevaux (ou bœufs), et quittaient leur poste à l'expiration du contrat ou s'enfuyaient même plus tôt.

La surveillance et l'entretien des routes étaient faibles. La majeure partie de la guerre, nos troupes se trouvaient à une distance ne dépassant pas trois passages du pont sur le Danube. Et pourtant, il était impossible d'organiser l'approvisionnement par les routes de terre jusqu'à ces trois passages. Quelle grande chance que Plevna, où nous étions bloqués, ne se trouvait pas au-delà des Balkans, notaient les participants réfléchis de la guerre.

Traversée du Danube. Malgré la déclaration de guerre par la Russie et la traversée immédiate de la frontière roumaine par les troupes russes déjà préparées, le regroupement turc en Bulgarie progressait lentement. Deux mois après le début de la guerre, sur 90 000 Turcs dans le quadrilatère des forteresses, pas plus de 40 000 étaient aptes aux actions actives sur le terrain, jusqu'à 30 000 représentaient les garnisons des forteresses et 20 000 étaient encore des unités mal organisées. À Vidin, sur 30 000 Turcs, environ 20 000 sous Osman Pacha étaient aptes aux actions sur le terrain. Environ 60 000 unités de la milice étaient dispersées par petites garnisons dans les Balkans et sur les routes menant à Adrianople et Constantinople. La meilleure moitié des troupes turques en Europe, environ 165 000, se trouvait encore dans la partie occidentale de la péninsule balkanique.

Le commandant en chef turc, le vieil Abdul-Kerim, ne disposant que de 60 000 bonnes troupes de campagne, jugea impossible de défendre la ligne du Danube, qui s'étendait sur 670 km de la Serbie à la mer Noire ; il décida de rester dans la région des forteresses afin d'attirer les Russes vers elles après le passage du Danube et de les amener à un combat de position. Sur toute la section de 300 km entre les forteresses de Vidin et de Ruschuk, seule une bonne brigade d'infanterie avec une batterie fut détachée du garnison de Ruschuk, concentrée à Sistova, précisément en face de Zimnitsa — le point prévu par Obrouchev pour la traversée. En Dobroudja, une division spéciale fut détachée uniquement pour l'observation. Disperser les forces turques le long du Danube aurait évidemment été une erreur, mais une erreur encore plus grave fut la décision préconçue d'Abdul-Kerim de renoncer à toute action active. Certes, la force offensive des troupes turques était limitée, mais seules des actions actives, le moment le plus favorable étant la traversée des Russes du Danube, pouvaient donner à la position de flanc du quadrilatère des forteresses turques une telle importance qu'elle aurait obligé les Russes à s'engager dans un combat de position à l'intérieur de celle-ci.

Dès le premier jour de la guerre, les Russes ont pris le pont ferroviaire de Barbosh sur la rivière Seret, près de Galați, dont la destruction par les Turcs aurait interrompu la liaison ferroviaire avec la Russie. Cette opération, ainsi que le plan de lutte contre la flottille fluviale turque, élaboré à l'avance par Obrouchev, fut exécutée par nous avec un grand succès. Mais le déplacement de nos troupes en Roumanie a été retardé par les routes boueuses ; parfois, il fallait atteler jusqu'à douze bœufs aux chariots de quartier général du convoi divisionnaire. Les retards dans le déplacement en ordre de marche par rapport à l'itinéraire atteignaient 2 à 12 jours, et pour le transport ferroviaire jusqu'à 30 jours. La préparation du matériel pour le pont sur la rivière Olt en vue du franchissement du Danube n'avancait pas mieux. Cette année-là, en 1877, la haute crue printanière a duré particulièrement longtemps et a retardé le moment du passage jusqu'à la fin juin. Cependant, tous ces retards nous étaient bénéfiques, car ils ont permis de rapprocher les XI^e et XIII^e corps dans la région du passage prévu des forces principales. Si tout s'était déroulé sans encombre, il est possible que nous nous soyons retrouvés sur la rive bulgare du Danube avec seulement 3 corps au lieu des 7 corps prévus par Obrouchev.

Le 22 juin, le passage du XIV^e corps en Dobroudja a commencé. Le passage principal près de Zimnicea—Sistova était prévu pour le 24 juin et n'a été « reporté au » 27 juin qu'au dernier moment. Le délai trop court entre ces passages indique que les actions du XIV^e corps ne peuvent pas être considérées comme une démonstration. L'unité du Bas-Danube à Galatz jouait, pendant la marche des forces principales vers Bucarest, le rôle d'avant-garde sur le flanc. Maintenant, s'étant avancée jusqu'à la ligne de la val Trayan (Cernavodă—Constanța), elle remplissait la même tâche de couverture par rapport à nos communications et gênait quelque peu la manœuvre des Turcs dans le quadrilatère, sous la menace venant de la Dobroudja. En général, cette protection était condamnée à l'inaction, et son renforcement au double de ce que prévoyait Obrouchev a été nuisible, nous affaiblissant dans la zone des actions décisives.

L'armée roumaine aurait volontiers envahi la Bulgarie avec nous. Mais comme impliquer les Roumains dans des actions actives, qui nous engageaient, semblait désavantageux, et que les Roumains refusaient de jouer le rôle de troupes d'étape, ils se retirèrent vers l'ouest et surveillèrent le Danube au-dessus de l'embouchure de la rivière Olt.

Le 27 juin, le principal franchissement a commencé. Les batteries d'artillerie de siège et les obstacles minés protégeaient le passage des attaques de la flottille turque, à la fois depuis le cours supérieur et inférieur du Danube. Les pontons ont été transportés jusqu'au Danube près de Zăimnicu par 4 bataillons de pontonniers ; leur nombre permettait de construire un pont de jusqu'à 426 brasses de long. Vers 3 heures du matin, nous ne nous attardons pas sur le système complexe de démonstrations, de bombardements et de diffusion de fausses rumeurs ; premièrement, il n'y avait personne à tromper ; deuxièmement, le commandement turc avait été informé deux jours à l'avance du point choisi par nous pour le franchissement, mais il n'a pas réagi à cette information. Les pontons ont débarqué lors du premier passage sur la rive turque les 12 compagnies d'artillerie de montagne. La brigade turque était située à 2,5 km du débarquement des Russes et semblait complètement négligente. Le débarquement a été découvert par les Turcs, qui étaient partis chercher de l'eau au Danube. Au début, deux bataillons ont été envoyés contre les Russes, puis progressivement toute la brigade s'est déployée, cherchant à encercler les Russes de trois côtés et à les repousser vers le Danube.

Mais vers 6 heures, grâce aux forces transportées par le deuxième vol, nos troupes ont réussi à passer à l'offensive. À 11 heures du matin, toute la 14e division du général Dragomirov et la 4e brigade de fusiliers étaient sur la rive droite du Danube, nous garantissant une supériorité numérique triple. Des pontons étaient remorqués par un petit vapeur.

Vers midi, les Turcs, qui ne pouvaient compter sur aucun soutien, se retirèrent en partie vers Nicopolis, en partie vers Rouschouk. Les pertes russes s'élevaient à 812 hommes, celles des Turcs à 640 hommes.

Le succès modeste du 27 juin et l'affirmation de l'avant-garde russe sur la rive droite du Danube ne nous permettent pas encore de considérer le passage du Danube comme une opération brillamment menée. Le passage des forces principales a été retardé. Le matériel solide pour les ponts, préparé sur le r. Olte, a été, il est vrai, transporté avec succès en aval de Nikopol sous la protection de nos batteries pendant les deux nuits suivant le passage. Au soir du premier jour du passage, sur la rive droite du Danube, s'étaient rassemblés le VIII^e corps—29 bataillons, 30 canons et seulement 60 cavaliers. Au soir du quatrième jour du passage, le 30 juin, nos forces sur la rive droite du Danube n'avaient augmenté que pour atteindre 40 1/2 bataillons, 6 centaines et 78 canons. Une telle lenteur du passage ultérieur s'explique par le fait que le bateau à vapeur et la majeure partie des pontons avaient été détournés pour la construction du pont. La situation se prêtait à une attaque décisive contre les Turcs ; les troupes russes envoyées de l'autre côté du Danube n'étaient pas fortifiées et ne disposaient d'aucune cavalerie pour organiser des reconnaissances ultérieures ; l'établissement de la position avancée n'a commencé qu'une semaine plus tard, et ce travail, si important pour la suite, n'a jamais été complètement terminé. Et le pont ne se construisait toujours pas ; sa longueur s'est établie à 579 coudées—beaucoup plus que ce que le nombre de moyens pontonniers disponibles permettait ; dans la nuit du 30 juillet, une partie des pontons en fer a été submergée par le vent et la houle. Ce n'est que le matin du sixième jour du passage, le 1er juillet, que la circulation a été ouverte sur le premier pont, et le second pont, sur des radeaux, n'a été prêt que le 44e jour du passage, le 9 août. Pendant toute une semaine, en raison de la mauvaise préparation technique pour l'établissement des ponts, les Turcs ont pu attaquer dans des conditions favorables les troupes russes sur la rive droite du Danube. Seule la passivité totale des Turcs a permis d'exagérer le passage russe du Danube en un exemple étonnant. Le passage même sur le pont installé était retardé par la nécessité de le reconstruire en raison de la baisse progressive du niveau de l'eau du Danube, ainsi que par l'accumulation chaotique des convois, attendant le passage près du pont et bloquant les approches. Il fallait

d'abord faire avancer l'artillerie et les convois vers le VIII^e corps, qui a passé une semaine entière sans chars ; le 3 juillet a commencé le passage des XII^e et XIII^e corps ; le IX^e corps n'a pu traverser le Danube avec ses forces principales que le 9 juillet, et avec sa dernière brigade seulement le 12 juillet. En tout—16 jours après huit mois de préparation pour transférer à travers le fleuve une petite armée composée de 4 corps. Napoléon a transféré la veille de Wagram, après six semaines de préparation, des forces doublées en une seule nuit à travers le Danube.

Dès qu'il y avait eu la possibilité de faire passer la cavalerie par le pont sur le Danube, il aurait fallu organiser immédiatement une reconnaissance opérationnelle dans un rayon de 80 km autour du pont, afin de pouvoir diriger judicieusement les unités traversées. Cela n'a pas été fait ; le contact avec les Turcs a été perdu et, le 12 juillet, n'avait toujours pas été rétabli.

Tentative de percée. Jusqu'au Danube, seuls quelques bataillons ont traversé au lieu des 176 bataillons prévus dans le plan d'Obrouchev. Le commandement principal comptait se protéger depuis la « côté des Balkans » avec une avant-garde du général Gourko forte de 11 000 hommes (la moitié de cavalerie) et 40 pièces d'artillerie, et, avec les autres forces, en attendant l'arrivée du XI et du IV corps depuis le bas Danube en provenance de Russie, élargir notre position initiale sur le Danube, pour cela les XII et XIII^e corps se sont dirigés pour s'emparer de Rouschouk, et le IX^e corps de Nikopol ; le VIII^e corps était conservé en réserve. Mais ce cours prudent des idées a été perturbé par l'attitude passive évidente des Turcs et la prise sans combat, le 7 juillet, par le détachement du général Gourko, de l'ancienne capitale de la Bulgarie — Térnovo ; les Turcs ont fui sans opposer de résistance. Le commandant en chef décida de profiter de cette situation favorable et de s'engager vers Constantinople. Le passage des Russes à travers les Balkans, même en petites fractions, pouvait provoquer la panique ; le commandant en chef espérait que les garnisons des forteresses triangulaires seraient rappelées pour la protection directe des approches de Constantinople et que la menace sur le flanc disparaîtrait ; c'est pourquoi il décida de renoncer provisoirement à l'opération contre Rouschouk, confiant au détachement de Rouschouk (XII^e et XIII^e corps sous le commandement général du grand-duc héritier et du chef d'état-major le général Vannovski) une mission passive de couverture contre le quadrilatère, et de rapprocher le VIII^e corps vers Gabrovo pour le diriger ensuite derrière l'avant-garde. Gourko devait s'emparer des passages balkaniques et déclencher une révolte dans le sud de la Bulgarie. Le IX^e corps devait être utilisé comme couverture sur le front Plevna—Lovech. Le XI^e corps qui approchait devait assumer le rôle de réserve au nord des Balkans.

Alexandre II se trouvait avec le ministre de la Guerre Milioutine dans l'armée en campagne, mais il n'assumait pas le commandement ; Milioutine jugea néanmoins nécessaire de tempérer l'optimisme du commandant en chef ; l'influence de l'empereur conduisit à la promesse de Nicolas Nikolaïevitch de retarder le passage du VIII^e corps à travers les Balkans jusqu'à l'arrivée non seulement du XI^e, mais aussi du IV^e corps, le dernier des 7 corps de l'armée en campagne.

Le 14 juillet, Gurko avait déjà traversé le col de Hainkios et avait infligé plusieurs défaites isolées aux troupes : la corps de 20 000 hommes de Reuf-pasha, rassemblé pour défendre les Balkans. Le 19 juillet, le meilleur col pavé de Shipka était déjà entre nos mains grâce aux actions de Gurko sur l'arrière des Turcs qui le défendaient. La haute vallée de la rivière Tundzha avait déjà été prise par nous ; le général Gurko se préparait à se diriger vers Adrianople.

Les Turcs ont vraiment paniqué. La population bulgare, si elle n'était pas pressée de s'enrôler dans nos escouades, a néanmoins bien accueilli nos troupes et organisé des pogroms contre les musulmans. À Constantinople, cependant, l'anxiété se répandit. Un mouvement de réfugiés paniqué avait déjà commencé parmi les musulmans ; Le gouvernement turc tremblait. Trois corps d'armée aux mains de Gurko pourraient vraiment mettre fin à la guerre en peu de temps. Mais les forces de Gurko étaient illusoires, et pour les retarder, il n'était pas nécessaire

de rappeler les troupes turques situées au nord des Balkans ; Ce dernier commence à faire pression sur les deux flancs de l'armée russe. C'est cette pression (le premier Plevna) qui a d'abord retardé la campagne de Gurko contre Andrinople.

La première et la deuxième attaque de Plevna. Jusqu'à la fin de la guerre, le détachement Rushchuk continua à accomplir son service modeste mais difficile en tant que barrière contre l'armée de Mehmet Ali, qui remplaça le premier commandant en chef turc. Il s'étendait sur un front de 65 km et se tenait dans l'espace entre les rivières Yantra et Kara-Lom. Les Turcs ont réussi à remporter plusieurs succès tactiques contre lui, mais ils n'étaient pas destinés à passer à une offensive générale.

L'intérêt de la campagne ultérieure s'est concentré sur notre aile droite et le centre, où les Turcs avaient de nouvelles forces. Dès le 11 juillet, l'état-major du commandant en chef a reçu deux télégrammes importants, auxquels on n'a pas accordé d'importance. Le consul général russe au Monténégro a signalé que 45 bataillons de Suleiman Pacha, ayant remporté plusieurs succès sur les Monténégrins, embarquaient à Scutari sur des navires pour être transférés en Bulgarie ; les pièces d'artillerie lourde avaient déjà été envoyées à Constantinople ; la Herzégovine était complètement débarrassée des troupes turques. Et l'envoyé à Athènes a rapporté que 11 transports ottomans contournaien le cap Matapan, se dirigeant vers Scutari pour les troupes de Suleiman. Le 14 juillet, le télégramme du prince roumain Charles est arrivé : « La garde avancée à Calafat rapporte qu'une colonne ennemie importante, 25 bataillons avec de la cavalerie, se déplace rapidement de Vidin vers Lom-Palanka. » Les télégrammes du 11 juillet n'ont reçu aucune attention, et le télégramme de Charles de Roumanie, adressé directement au commandant en chef, n'a même pas été transféré à l'état-major. Seule la quittance du valet du grand prince pour la réception de ce télégramme opérationnel crucial témoigne qu'il a bien été reçu à l'adresse prévue.

Le IXe corps du général Kridener, qui traversa le Danube en dernier et laissa trois bataillons pour garder les ponts sur le Danube, attaqua le 15 juillet la forteresse vieillissante de Nicopol. Les Turcs se défendaient dans des fortifications de terre érigées devant les anciennes enceintes de la forteresse. Nos batteries de siège sur la rive gauche du Danube réduisirent la ville en flammes. Le 15 juillet, les points d'appui les plus importants de la position turque furent pris par nos forces ; après une tentative infructueuse de fuir la forteresse dans la nuit du 16 juillet, le matin du 16 juillet, le garnison turque de 7 000 hommes se rendit. Nous avons obtenu de nombreux trophées. Nos pertes s'élevaient à 1 300 hommes. Le quartier général, soucieux de couvrir la marche vers les Balkans, exigeait que le IXe corps, pour protéger cette marche depuis l'ouest, occupe rapidement, même partiellement, Pleven — un nœud important des routes venant de Vidin, Sofia et Lovech, situé à seulement 65 km du pont de Sistov. L'avancée du IXe corps était retardée par le désir de s'occuper des trophées, de l'évacuation des prisonniers et de la remise de la forteresse à la garnison roumaine. La Roumanie ne voulait pas assumer cette tâche ; le IXe corps voulait également reconstituer au préalable les munitions et les provisions épuisées ; le ravitaillement de la division du général Schilder-Schuldner, avec sa brigade de cavalerie, pour l'occupation de Pleven, où selon les informations disponibles se trouvaient 2 000 Turcs — des rescapés de la garnison de Nicopol.

Au sein du IXe corps, il y avait une division de cavalerie, mais elle n'était pas utilisée pour la reconnaissance approfondie. De même, le général Schilder-Schuldner n'a pas pu mobiliser la brigade de cavalerie Tutolmin qui lui avait été confiée, laquelle, invoquant la réception tardive des ordres, traînait à l'arrière de l'infanterie.

Entre-temps, à Constantinople, pour contrer frontalement l'avancée de Gourko, il fut décidé de transférer par mer l'armée de Suleyman à Dédé-Aghatch, d'où elle se rendit par chemin de fer à Semenli pour venir en aide au sévèrement pressé Reouf-pacha. Pour retarder le mouvement des Russes à travers les Balkans et exercer une pression sur l'arrière du terrible Tursh, le commandant à Vidin, Osman-pacha, proposa de passer à l'offensive avec une partie de ses forces en direction de Pleven-Lovtcha, car les Roumains en face de Vidin ne semblaient

pas prêts à agir activement. Selon sa proposition, Osman-pacha quitta Vidin le 13 juillet avec ses 19 meilleurs bataillons – vétérans de la guerre serbe, 5 escadrons et 12 canons Krupp, rejoignit à Rahovo 3 bataillons et se dirigea en marche forcée vers Pleven; il cherchait à arriver à temps pour soutenir le menacé Nicopol et ordonna au commandant de cette dernière de tenir fermement la forteresse et d'occuper Pleven avec un détachement fort de 3 bataillons et 4 canons jusqu'à l'arrivée d'Osman. Les 190 km de Vidin à Pleven furent parcourus par Osman-pacha en six jours, mais malgré sa hâte, il n'arriva à Pleven que le matin du 19 juillet, le quatrième jour après la chute de Nicopol.

Les forces d'Osman-Pacha avaient augmenté jusqu'à 26 bataillons avec 16 pièces d'artillerie, soit environ 17 000 bons soldats. La concentration de cette masse à 30 km du IXe corps est passée inaperçue pour ce dernier. Pour occuper Pleven, 7 000 fantassins et 2 000 cavaliers de Pilder-Schuldner avec 46 pièces d'artillerie étaient envoyés. Le 19 juillet, les Turcs, malgré la fatigue due à la marche forcée, ont réussi à se retrancher sur un front au nord, sur un tronçon d'environ 3 km entre les villages de Bukovlek et Grivitsa. Le soir de ce même jour, deux régiments de Schilder-Schuldner approchèrent de la position turque par le nord ; ils devaient passer la nuit ce jour-là en demi-marche depuis Pleven ; ils furent soudainement soumis à un tir d'artillerie à longue portée et durent s'arrêter. Le troisième régiment russe (le Kostroma, du colonel Klewgaus) devait approcher Pleven par l'est, par la route de Rushuk.

Le matin du 20 juillet, Schilder-Schuldner, supposant être confronté à des forces turques insignifiantes, mena une attaque énergique. La canonnade au nord commença à 4 h 30 du matin, et à 6 heures du matin, le régiment de Kostroma avec une batterie se déploya à l'est. À 8 heures du matin, les Russes menaient une attaque résolue sur tout le front. Dans la direction nord, les Russes, attaquant de front la position turque, prirent plusieurs tranchées, mais à 9 heures du matin, ils furent obligés de battre en retraite face aux contre-attaques des Turcs qui enveloppaient notre aile droite ; en l'absence de réserve, l'attaque ne put être reprise. Le régiment de Kostroma infligea un sévère coup aux Turcs sur le flanc, prit possession du secteur de Grivitsa, déploya sa batterie sur les positions conquises et tint jusqu'à 11 heures du matin ; mais comme les autres unités avaient déjà quitté le combat, le régiment de Kostroma se retira également, sans être poursuivi par les Turcs. Notre infanterie perdit plus d'un tiers de ses effectifs — 2 400 hommes ; les pertes turques étaient légèrement inférieures — 2 000 hommes. Nos actions, en particulier l'attaque du régiment de Kostroma, firent une telle impression sur les Turcs que Osman Pacha déclara n'avoir jamais rencontré un assaut aussi désespéré lors daucun des combats contre les Russes ; les Turcs connurent un moment de panique, qu'ils ne surent maîtriser qu'en raison de l'énergie d'Osman Pacha.

L'erreur principale des Russes était l'absence de reconnaissance, ce qui a conduit au fait que, au lieu de tout un corps, seules... trois quarts d'une division ont été envoyés vers Plevna. Il n'y avait rien d'étonnant à l'issue malheureuse de l'attaque des forces russes faibles contre la double supériorité numérique des Turcs, commandés par un excellent général et déjà retranchés dans une position avantageuse. En raison de l'absence de poursuite de la part des Turcs, l'importance matérielle du premier échec à Plevna était minime ; il ne faisait que révéler au commandement russe la situation réelle sur l'aile droite de l'armée. Mais de cet échec, qui fit une forte impression sur le commandement russe, furent tirées deux conclusions qui, au cours des trois décennies suivantes, déformèrent la pensée opérationnelle et tactique russe et réduisirent nettement la capacité des forces russes à mener des actions offensives. La première conclusion était que nous avions échoué en raison d'attaques trop audacieuses ; il n'y avait pratiquement pas de réserves qui n'avaient pas participé à cette attaque. La deuxième conclusion attribuait l'échec à un manque de coordination entre nos deux attaques et l'expliquait par le fait que le général Shilder Schulder, la veille de la bataille, avait laissé les troupes se déployer en deux groupes à une distance de 15 km l'un de l'autre ; il n'avait pas rassemblé toutes les troupes prévues pour l'attaque en une seule réserve préalable. Une telle interprétation de la question de la première Plevna se retrouve encore dans les manuels

militaires russes de l'édition de 1908 ! Si les événements de la guerre ne sont pas examinés de manière suffisamment critique, alors les troupes sur le champ de bataille peuvent non seulement ne pas apprendre, mais aussi oublier à se battre. Considérer ainsi la première Plevna, c'était devenir incapable de vaincre.

L'accumulation de réserves qui ne participaient pas à l'attaque affaiblissait encore les attaques russes déjà lors de la guerre russo-japonaise, et le désir de rassembler préalablement toutes les troupes avant le combat en une seule masse rendait pour les Russes impossible tout développement d'une menace opérationnelle contre le flanc et l'arrière de l'ennemi.

Dans les jours qui ont suivi le premier échec de Pleven, les unités des XIe et IVe corps ont commencé à se concentrer sur le théâtre des opérations militaires, leur arrivée devant être le signal du début de la campagne décisive vers les Balkans. Mais en raison de la présence du corps turc victorieux à Pleven, à seulement deux bons passages du seul pont de Sistovo sur le Danube, il était naturellement nécessaire de d'abord éliminer la menace pesant sur le flanc droit. Le IXe corps du général Kridener fut renforcé par une division conjointe des XIe et IVe corps sous le commandement général du commandant du XIe corps, le prince Chakhovski.

Pour frapper décisivement Pleven, il serait naturellement logique de mobiliser toutes les forces disponibles et de concentrer leur action directement entre les mains du commandant en chef. On pourrait également faire venir la 16e division du IVe corps et une division du VIIIe corps, disposant ainsi de 5 divisions pour le combat décisif contre Osman-pacha, au lieu de 3. Mais le commandant en chef a voulu garder à sa disposition une réserve (la 16e division), qui ne participerait pas à l'opération, et il ne voulait pas obliger la division du VIIIe corps, déjà dirigée vers Constantinople, à revenir en arrière sur ce chemin.

La deuxième attaque de Plevna s'est déroulée sous de mauvais augures. La question du commandement à Plevna a été résolue en soumettant le prince Chakhovski, qui revendiquait le droit de commander de manière autonome, à Kridener. Ce dernier apparaissait d'autant moins comme un dirigeant approprié pour cette opération qu'il ne croyait pas en son succès, exagérait la force des Turcs et avait demandé trois fois au commandant en chef d'annuler l'ordre qui lui avait été donné de prendre Plevna.

Les forces d'Osman-pacha à Pleven ont augmenté jusqu'à 25 000 hommes avec 58 canons ; en outre, Lovtcha avait été occupée par une division turque (8 000 hommes), ce qui compliquait quelque peu la libre manœuvre des Russes à Pleven. Kridener estimait les forces d'Osman-pacha entre 50 et 60 000 hommes ; sous le commandement de Kridener se trouvaient jusqu'à 25 000 baïonnettes, 3 000 sabres et 184 canons. La position turque, en plus du front tourné vers le nord, où s'étaient battus le 20 juillet, avait dix jours plus tard un front fortement fortifié tourné vers l'est, sur les hauteurs entre les ruisseaux de Grivitsa et Tuchenitsa. Le général Kridener, attaquant Pleven pour la deuxième fois le 30 juillet, craignait une offensive turque et, parmi les trois divisions dont il disposait, déploya 8 régiments à l'est de Grivitsa, sur la direction menant au pont de Sistov, et SEULEMENT la division combinée du prince Chakhovski fut déployée entre les ruisseaux de Grivitsa et Tuchenitsa. Dans ce déploiement, les 8 régiments sur la direction principale étaient organisés sur trois niveaux : 3 régiments — sur le secteur de combat, 3 régiments — en réserve partielle, 2 régiments — en réserve générale. La cavalerie était répartie sur les ailes. Kridener, ne soutenant pas l'attaque, semblait vouloir se limiter au bombardement et à des actions de démonstration, afin de pouvoir « justifier » l'impossibilité d'exécuter l'ordre de combat qui lui avait été donné ; mais la colonne du prince Chakhovski passa à une attaque énergique, ce qui le força lui aussi, coordonnant directement les actions au nord du ruisseau de Grivitsa, à lancer, bien que désordonnées, des attaques. Une circonstance très défavorable était la perte, par le général Kridener, de toute autorité parmi les troupes ; les soldats colportaient à son sujet les anecdotes les plus absurdes. Une des raisons de l'hostilité des troupes envers Kridener était sa habitude de demander conseil à deux jeunes officiers prussiens (le comte Wedel et von

Fillaume), agents militaires attachés à son état-major. Kridener lui-même, d'origine allemande, parlait mal le russe.

L'aile gauche de la colonne du prince Chakhovsky attaqua au début avec un certain succès, bien que la moitié de l'infanterie et même la moitié de l'artillerie aient été placées en réserve. Le feu de trois batteries russes obligea toutefois à se taire les 11 pièces turques présentes. Une aide considérable au prince Chakhovsky fut apportée par la cavalerie de Skobelev – une brigade de cavalerie renforcée par un bataillon d'infanterie et deux batteries. Skobelev, progressant le long de la route de Lovtchina, s'approcha deux fois à 900 pas des faubourgs de Plevna au cours de la bataille, attirant contre lui des forces importantes et ne se replia qu'à la fin du combat avec le reste des troupes, assurant en permanence le flanc gauche et menant la reconnaissance du côté de Lovtchina. Mais les forces totales de notre aile gauche étaient insuffisantes. Le combat d'artillerie commença ici à 9 heures ; vers 15 heures nous passâmes à l'attaque décisive, plusieurs positions furent prises ; mais après 18 heures, les unités épuisées de Chakhovsky, à court de munitions et ayant subi de lourdes pertes, commencèrent à reculer. Nos formations serrées entraînaient des pertes excessives.

En ce qui concerne la direction principale sur laquelle le régiment de Kostroma s'est si efficacement déplacé lors de la première attaque de Plevna, nos forces étaient introduites au combat goutte à goutte. Sur les 120 canons disponibles, seules de quatre à huit batteries tiraient simultanément, et cela à de grandes distances. L'attaque d'une position turque forte était menée par régiments, et parfois même par bataillons. Les réserves étaient dépensées en vain pour répéter les attaques échouées.

Sous le couvert de l'obscurité, la retraite a commencé. Les Turcs s'attendaient au développement de notre attaque le lendemain et ne poursuivirent pas. Cependant, dans les bagages de la colonne du prince Chakhovski, la panique éclata. Le chef de la 30e division d'infanterie (IV^e corps), le général Pouzanov, totalement incapable de se présenter sur le champ de bataille, fut laissé par le prince Chakhovski près des bagages ; mais, lorsque les rumeurs d'un résultat défavorable du combat lui parvinrent également, le général Pouzanov s'élança dans sa voiture vers les ponts du Danube, provoquant la panique ; de nombreux différents véhicules le suivirent jusqu'aux ponts. Les troupes ayant participé au combat se retirèrent dans un ordre relativement organisé.

La seconde Plevna représentait une punition non seulement pour l'insuffisance des troupes affectées à l'attaque, mais aussi pour les conclusions erronées tirées de la première attaque. Nous avons renoncé à attaquer selon des directions convergentes ; nous n'avons pas osé diriger les forces principales pour envelopper le flanc droit turc, dans la direction où n'agissait que la faible unité de Skobelev ; nous avons garanti le développement de l'attaque par un échelonnement approfondi des réserves, y compris une grande quantité d'artillerie. Résultat : nos pertes ont dépassé 7 000 hommes — trois fois plus, et les pertes turques étaient deux fois moindres (1 200 hommes) que lors de la première Plevna. Notre tactique s'est fortement détériorée. Tout le poids du combat reposait sur les épaules de l'infanterie. Les pertes de notre artillerie nombreuse et de notre cavalerie étaient ridiculement faibles (85 artilleurs, 14 cavaliers).

Passage à la défense. Dès le premier échec près de Pleven, l'arrivée des renforts pour le détachement avancé de Gourko a été retardée et cela a conduit à son arrêt dans la vallée de la rivière Toundja. Pendant ce temps, au nord de Semenli, les troupes de Souleyman se concentraient ; avec les forces de Reouf-pacha, regroupées à Yeni-Zagra, Souleyman disposait déjà d'environ 30 000 combattants. Gourko avait jusqu'à 12 à 13 000 hommes. En raison des conditions difficiles de la défense dans la vallée de la rivière Toundja, où le détachement avancé ne pouvait pas utiliser sa cavalerie, le 29 juillet, à la veille de la deuxième attaque de Pleven, Gourko tenta de résoudre sa mission de manière active, passant à l'offensive contre le flanc droit de Souleyman, formé à Yeni-Zagra par un détachement de 10 000 hommes de Reouf-pacha. Dans les combats du 30 juillet à Yeni-Zagra et du 31 juillet à Dzhuranli, Gourko

infligea une défaite aux troupes de Reouf, mais la colonne de droite de Gourko, composée de détachements de la milice bulgare, fut écrasée à Esky-Zagra par les forces principales de Souleyman. Le 3 août, Gourko se retira au col de Hainkio.

Le second échec près de Pleven porta un coup sévère aux vues optimistes du commandant en chef russe et le força à remettre à plus tard ses rêves d'une campagne dévastatrice contre Constantinople. L'avant-garde de Gourko fut dissoute. Au début du mois d'août, les mobilisations du corps de la garde, de deux divisions d'armée et de trois divisions du corps de grenadiers eurent lieu. À l'est, au sud et à l'ouest—sur tous les fronts, nous passâmes à la défense. Comme les renforts venant de Russie ne pouvaient arriver rapidement, il fallut faire appel aux Roumains pour participer aux actions actives. Trois divisions roumaines, les IX^e et IV^e corps russes sous le commandement nominal du prince Charles de Roumanie, et en réalité de son chef d'état-major, commandant du IV corps russe Zotov, couvraient les ponts de Sistov depuis la direction de Pleven ; le VIII corps était au col de Shipka depuis la direction des Balkans ; le XII^e, XIII^e et la plus grande partie du XI^e corps couvraient les mêmes ponts depuis l'est, depuis le quadrilatère de forteresses. Personne ne pouvait agir activement. L'inconvénient particulier de notre position en demi-cercle, d'un rayon de trois marches, résidait dans le fait de se trouver au centre du seul passage sur le Danube, qui restait non protégé par des fortifications de tête de pont.

Une telle situation «interne» désagréable, dans laquelle une perte sur n'importe quel secteur du front russe menaçait de provoquer une catastrophe pour toute l'armée russe couverte opérationnellement, était la conséquence naturelle du désir de rester coude à coude, en refusant de fractionner notre groupement.

Les Roumains proposaient de traverser le Danube à l'embouchure de l'Isker pour couper immédiatement les communications d'Osman-pacha, mais Zotov n'a pas accepté une telle division du groupe. Les forces d'Osman-pacha étaient surestimées à 80 000, soit le double de la réalité.

L'arrêt d'une offensive visant à l'anéantissement crée pour l'attaquant une crise des plus dangereuses. Cela était également compris par les Turcs. Cependant, ces derniers étaient peu aptes à l'offensive et ne savaient pas coordonner les actions de trois armées distinctes. Une menace sérieuse pour nous aurait été la jonction de l'armée de Suleiman, portée à 40 000 hommes de qualité, avec les 70 000 que Mehmet-Ali aurait pu rassembler pour des actions actives dans le quadrilatère des forteresses (sans compter les 35 000 hommes de garnison), et leur attaque conjointe contre la troupe de Ruschuk, ce qui nous aurait probablement obligés à dégager les passages balkaniques et à réduire encore davantage notre position en Bulgarie. Sur ce plan, le commandant en chef Mehmet-Ali insistait, mais cela ne correspondait nullement aux désirs de Suleiman, qui dans ce cas aurait cessé de commander une armée autonome.

S'appuyant sur ses amis à Constantinople, Soliman prétendait qu'il était impossible de dégager la route directe de Shipka à Constantinople ; il concentra toutes ses forces contre le col de Shipka et détruisit obstinément les meilleures bataillons turcs lors d'attaques frontales contre la position russe fortifiée et apparemment inaccessible. Osman Pacha, ne croyant pas en la capacité de ses troupes à manœuvrer et à attaquer, et ne disposant pas d'assistants tactiquement préparés, se contentait des succès d'une défense passive. Ses forces atteignaient 35 000 hommes avec 70 canons ; de plus, 6 000 hommes étaient sous ses ordres à Lovcha, et dans son arrière, à Orhanie, Sofia, Filighole, s'assemblaient encore 23 000 soldats.

Le 3 septembre, pour attaquer le détachement turc — 6 000 hommes avec 6 canons, retranché près de Lovtcha, un détachement dirigé par le prince d'Imerétie, sous la conduite du général Skobelev pour les opérations, fut envoyé. Nos forces atteignaient 22 000 hommes avec 98 canons. Il n'était pas surprenant que notre attaque, habilement menée, reposant sur une artillerie quinze fois plus puissante et sur des forces d'infanterie plus de trois fois supérieures, ait conduit au succès après dix heures de combat. Les Turcs n'étaient pas anéantis, mais

repoussés avec des pertes de 3 000 hommes, presque le double des nôtres (1 700 hommes). Ce succès encouragea tellement notre commandement qu'il décida d'attaquer Plévnà pour la troisième fois, sans attendre l'arrivée des corps nouvellement mobilisés.

La troisième Plevna. Pour l'attaque de Plevna, jusqu'à mille hommes avec 424 pièces d'artillerie légère et 20 lourdes ont été rassemblés — soit plus du double de la supériorité en infanterie et six fois celle en artillerie. Le 7 septembre a commencé le bombardement des fortifications de Plevna ; il a duré jusqu'à 15 heures le 11 septembre. Ce bombardement avec des calibres légers sur des fortifications de terre solides ne pouvait donner de résultats sérieux ; toutefois, l'artillerie visait, de manière étonnante, non pas les fortifications qui seraient ensuite attaquées par l'infanterie, mais principalement celles qui étaient plus faciles à bombarder. Mais comment l'artillerie pouvait-elle travailler de manière rationnelle si la décision concernant la tâche générale de l'attaque était reportée jusqu'à la constatation des résultats du bombardement et que les points d'attaque restaient encore inconnus ?

Le plan d'attaque s'est finalement formé non pas avant le début du bombardement d'artillerie, mais pendant celui-ci. Alexandre II priait et pleurait ; le commandant en chef restait à ses côtés pour l'empêcher de se rendre dans la zone de feu ; le général Zotov, qui commandait directement l'attaque, estimait qu'il ne lui était pas possible de s'éloigner du commandant en chef. Le haut commandement s'était détaché des troupes. Il avait été décidé de n'agir contre l'arrière des Turcs qu'avec la cavalerie. L'attaque principale devait d'abord être dirigée le long de la route de Lovtchen, que Skobeleff avait déjà réussi à progresser lors de la deuxième fois à Plevna ; il était avantageux de confier le succès de l'opération à un général qui venait de remporter la victoire sur Lovtchen, qui se distinguait par son énergie et jouissait de la meilleure réputation dans l'armée. Cependant, le général Levitsky, assistant du chef d'état-major de l'armée, qui s'était rendu dans le secteur de Skobeleff, rapporta que les hauteurs sur la rive ouest de la Tuchenitza, vers lesquelles Skobeleff projetait son attaque, seraient inévitablement défendues à l'extrême par les Turcs, car depuis ces positions on pouvait tirer sur la ville de Plevna, sur toutes les réserves ennemis et sur tout l'arrière de la position ennemie. L'attaque sur ce point coûterait beaucoup de sang. Effectivement, le succès de l'attaque de Skobeleff n'excluait pas seulement la défense de Plevna par les Turcs, mais mettait même en doute la possibilité pour les troupes d'Osman Pacha de se retirer derrière la rivière Vid. Nous ne voulions pas verser beaucoup de sang, nous étions prêts à nous contenter d'un succès moindre et acceptions volontiers de construire aux Turcs un pont en or, pourvu qu'ils se retirent de Plevna. Dès lors, il fut décidé de mener l'attaque principale contre les Turcs d'est en ouest, frontalement, sur les mêmes secteurs où nous avions attaqué lors de la deuxième Plevna, et de considérer l'attaque de Skobeleff comme auxiliaire ; au nord, du ruisseau de Grivitsa au redoute de Grivitsa, l'attaque devait être menée par 48 bataillons ; sur le secteur allant de Grivitsa jusqu'au ruisseau de Tucheshchi—36 bataillons, et seulement 22 bataillons étaient attribués à l'attaque de Skobeleff sur la rive gauche de la Tuchenitza. 34 escadrons et centaines, 18 canons étaient dirigés par la rive gauche du Vid vers Dolni Dubnyak pour menacer les communications turques.

L'ambiance de deuil des hauts responsables, qui ne croyaient pas au succès, se communiquait aux chefs subalternes et était renforcée par l'évidente stérilité du bombardement, qui était d'abord prévu pour durer deux jours, puis prolongé encore de deux jours. Le cinquième jour, il fallait attaquer, car les obus commençaient déjà à manquer. L'attaque, initialement prévue pour le 9 septembre, fut finalement fixée à 15 heures le 11 septembre. Zotov se préoccupait principalement de ce qu'une panique ne se déclenche dans l'arrière après un échec, et il considérait essentiel de maintenir des réserves aussi importantes que possible. À cet égard, l'ordre de bataille du secteur central était particulièrement impréparé. Son objectif principal était le réduit Omar-bey-tabia. Sur 100 canons à gauche et 20 canons de siège au centre, celui-ci était bombardé seulement par trois batteries, et les plus faibles, de calibre 4 livres. Les 36 bataillons composant le secteur central étaient répartis

ainsi : 9 bataillons en réserve générale, 6 bataillons en réserve privée, 6 bataillons pour couvrir les batteries légères, 3 bataillons pour couvrir les batteries de siège ; seulement un tiers, 12 bataillons, était assigné à l'attaque et regroupé sous le commandement d'un officier particulier, qui en réserva également une partie pour lui-même. Parmi cette unité de combat, 6 bataillons attaquèrent, par erreur, deux heures avant l'heure prévue, furent repoussés et reculèrent. La principale attaque fut menée également par 6 bataillons ; après son échec, deux nouvelles attaques furent entreprises, chacune par un régiment de trois bataillons. Au total, lors des quatre attaques successives, la moitié des forces fut engagée, tandis que 18 bataillons ne participèrent pas au combat.

De la même manière, sur le flanc droit, seule la moitié des forces a été utilisée. Les redoutes de Grivitsa se sont avérées être deux, et non une seule, comme nous le pensions après sept semaines de combats autour de Pleven. Les troupes roumaines et russes se sont contentées de prendre l'une d'elles, ce qui n'avait aucune importance. 24 bataillons roumains n'ont pas participé du tout au combat.

L'attaque de Skobelev. Nous nous attarderons en détail sur l'attaque de Skobelev, qui a montré une grande maîtrise et une énergie extrême dans l'application de la tactique de choc. Malgré l'échec final, l'idéal de choc créé par Skobelev a inspiré les rédacteurs des manuels militaires russes et français pendant trois décennies et a orienté la pensée militaire vers la tactique de frappe. Ainsi, cet épisode mérite une attention particulière.

L'aile gauche du prince d'Imeretie se composait en tout de 22 bataillons, 18 centaines et 88 pièces d'artillerie. L'infanterie légère comprenait les régiments de la 2e division (Kalouzhski, Libavsko, Revelski, Estonski), la 3e brigade de fusiliers (bataillons IX, X, XI, XII) et, par la suite, la 1re brigade de la 16e division (régiments Vladimirskaï et Souzdalski) qui s'était jointe. Comme l'attaque décisive était prévue pour le 9 septembre, la veille au matin, l'avant-garde de Skobelev, composée des régiments Kalouzhski et Estonski et des bataillons de fusiliers IX et X, avec 3 centaines et 36 pièces d'artillerie, fut avancée sur la route de Brestovets. Apparemment, cela était dû au fait que Skobelev avait commencé le combat pour les positions de départ de l'assaut dès 6 heures du matin. Le général Kridener, qui commandait ici les Russes, était très satisfait de l'échec général de la troisième attaque et publia même dans les journaux une interview joyeuse : lui, Kridener, avait toujours soutenu avec fermeté qu'il ne fallait pas attaquer Plewna ; on lui avait attribué la responsabilité des deux premières défaites ; maintenant, il ne restait plus qu'à admirer les lauriers cueillis par d'autres venus attaquer Plewna. L'après-midi, Skobelev décida de prendre la seconde crête avec le régiment Kalouzhski. L'attaque fut volontairement retardée à une heure si tardive afin de ne pas laisser aux Turcs le temps d'organiser une contre-attaque. Le régiment Kalouzhski avança avec 2 bataillons en formation de combat, chacun ayant une compagnie en ligne et 4 compagnies en colonnes sur deux rangs ; le troisième bataillon, la réserve du régiment, fut retenu sur la première crête. Les distances furent rapidement perdues et le régiment forma une masse dense, 800 pas de front et 150 pas de profondeur. Malgré le feu de 8 pièces de dix turques, les Kalouzhski réussirent à parcourir 3 km jusqu'à la seconde crête, repoussèrent une infanterie turque faible et, emportés par la poursuite, prirent également la troisième crête et se précipitèrent au-delà en désordre complet. L'avancée s'étendit sur 5 km de profondeur. Les Turcs lancèrent leurs réserves en contre-attaque de tous côtés. Les restes des Kalouzhski ayant perdu 900 hommes tués et blessés se replièrent. Sur la première crête, le bataillon de réserve régimentaire des Kalouzhski et les Estoniens arrêtèrent les Turcs emportés par leur contre-attaque, les renversèrent et repoussèrent une tentative d'encerclement sur le côté de Krishin. Le régiment Estonien avança et occupa la deuxième crête.

Mais comme dans la nuit du 9 septembre il a été annoncé que l'attaque décisive était reportée, à 3 heures du matin le 9 septembre le régiment d'Estonie a été retiré sur la première crête, car la position sur la deuxième crête était soumise à un feu de flanc intense venant du redoute de Yunus et avait des approches couvertes vers le front et le flanc droit, ce qui facilitait

l'avancée des Turcs. Le retrait de Skobelev a été interprété par les Turcs comme un signe de faiblesse, et à 5 et 8 heures du matin ils ont lancé des attaques vigoureuses sur la première crête. L'avancée des Turcs était facilitée par le fait qu'ils menaient calmement un contournement le long du ravin de Tuchenitsi. Ce contournement serait devenu impossible si la section centrale avait avancé vers le ravin pour se relier à Skobelev, ne serait-ce qu'avec une seule compagnie ; mais cela n'a pas été fait ; la section centrale n'a pris aucune mesure pour défendre la jonction avec la section gauche, qui passait par le ruisseau de Tuchenitsi. Cependant, Skobelev a réussi, en renforçant les Estoniens avec deux bataillons, à tenir la première crête.

Au 10 septembre, il avait été ordonné à Skobelev de se porter sur la troisième crête. Skobelev, cependant, afin de ne pas exposer son infanterie à un tir croisé de trois côtés un jour avant l'attaque frontale, décida de ne pas avancer au-delà de la deuxième crête. Pour soutenir cette avancée et les attaques futures, Skobelev choisit sur la colline d'Artillerie, dans la zone centrale, une position pour ses deux batteries. À midi, les Estoniens, le X bataillon de fusiliers et le bataillon de Vladimir se portèrent sur la deuxième crête. À partir du ruisseau Tusselitz, la position de Skobelev s'étendait sur 2,5 km ; Skobelev n'occupa pas le village de Krishin afin de ne pas trop étirer le front. L'infanterie, en l'absence d'outils de tranchée, se retranchait en utilisant divers objets métalliques ; le travail avançait lentement ; en une journée, il n'était pas possible de créer même des tranchées acceptables pour tirer couché. À la tombée de la nuit, comme toujours, des cosaques furent envoyés devant le front sur la deuxième crête pour assurer le service de garde.

Le matin du 11 septembre, un épais brouillard régnait. Le prince Iméréthinsky envisageait de mener l'attaque dans le secteur de Skobelev, à la 392e CHAPITRE SEPTIÈME, en direction des lunettes de Kovanlyk et d'Issa-agá, et de créer en retrait un autre secteur pour attaquer le réduit de Yunus, ce qui aurait allégé les troupes de Skobelev des tirs d'artillerie et de fusils venant de l'enveloppement. Mais le commandant en chef ordonna que l'attaque soit menée uniquement par Skobelev. La disposition pour l'attaque sur le flanc gauche de l'armée comprenait trois chefs indépendants : Skobelev—13 bataillons et 4 batteries ; Iméréthinsky—9 bataillons, 6 batteries—exclusivement en réserve pour Skobelev ; Leontiev—une brigade de cavalerie et deux brigades cosaques avec 3 batteries montées—pour "protéger le flanc gauche" et agir contre les communications turques.

Du côté turc, contre Skobelev, 19 bataillons de forces plus faibles que celles des Russes et 11 pièces d'artillerie avaient été déployés. Parmi eux, 8 bataillons et 8 pièces d'artillerie constituaient la garnison des fortifications turques ; les lunettes de Kovanlyk et d'Issa-agá, reliées par un chemin de communication de 500 coudées de long, sur lesquelles l'attaque était dirigée, n'étaient défendues que par 2 bataillons et 2 pièces d'artillerie ; 11 bataillons restaient en réserve ; parmi eux, 8 bataillons avec 3 pièces de montagne étaient sous le commandement direct d'Emine Pacha, près du réduit de Baglar-Bashi.

À l'aube du 11 septembre, 32 pièces d'artillerie de Skobelev ouvrirent le feu, en partie depuis la colline de l'Artillerie et en partie depuis la deuxième crête, mais peu efficacement à cause du brouillard. À 10 heures du matin, Skobelev envoya 4 bataillons (les Vladimir et le X bataillon de fusiliers) pour occuper la troisième crête, comme position de départ pour une attaque décisive. Les Vladimir avancèrent dans le même ordre de bataille que les Kalougiens le 8 septembre. Dans le brouillard, ils progressèrent à travers les champs de maïs et les vignes, et tombèrent soudainement sur de faibles troupes turques sur la troisième crête, qu'ils prirent, puis se laissèrent entraîner dans la poursuite, traversèrent le ruisseau de Zelenogorski et prirent les positions de tir devant les lunettes turques ; un petit groupe de Vladimir pénétra même dans Kovanlyk, tandis que quelques autres groupes atteignirent la ville elle-même.

Les Turcs se sont remis du moment de panique, sont passés à la contre-attaque et ont repoussé les faibles unités des Vladimiriens et des tireurs sur la troisième crête. À 11 heures, le brouillard s'est dissipé. La troisième crête était couverte d'un feu intense venant de trois

côtés. Emin-Pacha lança ses 8 bataillons dans une contre-attaque. Les Turcs se rapprochèrent à des distances très courtes. La violente bataille qui s'engagea ici provoqua une attaque prématurée sur ce secteur. Vers 14 heures, Skobelev, en introduisant dans le combat le IXe bataillon de tireurs et les Suzdalites et en avançant un bataillon de 600 hommes devant la deuxième crête, réussit à repousser les Turcs vers leurs principales fortifications.

À 15 heures, l'attaque décisive a commencé. Skobelev pensait que la capture des lunets et du secteur moyen du reduit Omar entraînerait le recul général des Turcs, c'est pourquoi il s'efforçait de ne pas disperser ses forces pour prendre possession de la ligne de réduits Yunus-Baglar-Bashi. L'ensemble du front de l'attaque de Skobelev ne dépassait pas 900 m. Au début de l'offensive, il avait déjà reçu la notification que l'attaque du secteur moyen avait été repoussée. Skobelev décida néanmoins de poursuivre l'attaque, en se couvrant avec trois compagnies depuis le reduit Omar.

L'artillerie de Skobelev — au total 45 pièces — était disposée ainsi : 13 pièces avancèrent successivement sur la troisième crête, 22 pièces restaient sur la deuxième crête, 10 pièces tiraient depuis la colline d'Artillerie. De plus, 6 pièces, restées sur la première crête, tiraient sur le redoute de Yunus pour paralyser son feu de flanc.

Émin-Pacha blessé fut remplacé par Rifat-Pacha ; le dernier ne disposait que de 20 bataillons turcs, occupant une position en arc de cercle. Skobelev devait traverser 1 000 mètres à l'extérieur de cet arc en descendant vers le ruisseau de Zelenogorsk, puis remonter sur une distance de 400 mètres.

À 15 heures a commencé l'attaque décisive. En première ligne, avec les orchestres jouant de la musique, avançaient 8 bataillons : le long du ruisseau de Tuchenitsky — les IXe et Xe bataillons de fusiliers ; au centre — le régiment de Souzdal au lunette d'Issa-agà ; sur l'aile gauche, les hommes de Vladimir vers Kovanyk ; derrière, plusieurs vagues de réserves avançaient. Lorsque dans la vallée du ruisseau de Zelenogorsk l'offensive s'est enrayée pour la première fois sous le feu concentrique des Turcs, la deuxième vague est entrée dans la ligne de bataille — le régiment de Revel, également avec un orchestre jouant. Cette vague a poussé l'attaque de 200 à 300 pas en avant, après quoi le feu des Turcs a de nouveau cloué tous les assaillants au sol. Skobelev, sachant déjà que dans d'autres secteurs toutes les attaques avaient été repoussées, lança la dernière vague de réserves, fournies par les 'Imeretins', — le régiment de Libau, les XIe et XIIe bataillons de fusiliers. L'attaque fit encore un bond en avant et s'arrêta à nouveau ; la contre-attaque turque depuis la ville força même l'aile droite à reculer.

16 bataillons russes, représentant encore une force d'au moins 9 000 fantassins, formaient une seule « chaîne » s'étendant sur 900 mètres. La densité de cette « chaîne » était d'au moins 10 hommes par mètre linéaire de front. Skobelev, ayant épuisé toutes ses réserves, se précipita maintenant à cheval vers le front et entraîna celui-ci avec lui. Enfin, vers 16 h 30, le lyc de Kovann fut pris. Le prince d'Imereti et les officiers de son état-major rassemblèrent 5 compagnies de fantassins égarés des régiments de Libau et de Suzdal. Ces 5 compagnies combinées, par un nouveau coup, s'emparèrent du lunette d'Issa-agà. Le soir, dans la partie combattante, confinée dans les lunettes capturées, s'ajouta encore le régiment d'Estonie. Le régiment de Kalouga et les cosaques, qui avaient pris le village de Krishin en formation rapide, protégeaient les flancs et l'arrière.

Le résultat de la percée tactique de Skobelev fut la capture du noyau le plus important de la position fortifiée turque. Les succès ultérieurs de Skobelev auraient conduit à la destruction complète de l'armée turque. On ne peut pas dire que Skobelev avait peu de soldats dans les lunets — inversement, une véritable phalange s'y était rassemblée, 10 hommes par mètre de front ; ils ne disposaient pas d'outils de tranchée pour s'enterrer, les tranchées turques capturées étaient insuffisantes pour contenir cette masse, et même avec des outils de tranchée, il aurait été difficile de protéger cette formation dense contre de lourdes pertes. Mais entre les mains de Skobelev, il ne s'agissait pas de troupes, mais d'une foule de personnes épuisées après plusieurs jours de combat, issues de différents régiments, toutes mélangées ;

c'est pourquoi Skobelev demandait l'envoi de nouvelles réserves pour développer son attaque victorieuse ; celles-ci étaient disponibles en grand nombre dans les secteurs moyen et droit, mais il ne reçut le lendemain que 2 bataillons épuisés, restés avec le prince Imeretinsky, et 1 régiment qui avait échoué dans son attaque la veille dans le secteur moyen. Ces forces suffisaient seulement à couvrir la retraite de Skobelev à sa position initiale.

Comme le 12 septembre il y eut un calme complet sur les secteurs droit et central, les Turcs eurent la possibilité totale de concentrer toutes les réserves disponibles contre Skobelev. À partir de 6 heures du matin, des attaques venant de trois côtés commencèrent sur la position dense de Skobelev dans les lunets. À 17 heures, les lunets tombèrent aux mains des Turcs. Les 22 bataillons ayant participé à l'offensive de Skobelev perdirent 7 000 hommes tués et blessés, soit en moyenne 47,5 % de leur effectif. Les pertes turques furent trois fois moindres.

Après l'attaque finalement réussie de la garde sur le village de S.-Privat, les Prussiens ont jugé les techniques de combat de choc inutilisables et les ont enterrées une fois pour toutes. Les Russes et les Français ont apprécié l'exemple de Skobelev. L'idéal du combat à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle pour la doctrine russe et française consistait en un affaiblissement persistant du front ennemi par une série d'attaques, ce qu'on appelait le combat d'usure, avec un large recours à l'auto-creusement et l'objectif évident d'épuiser les réserves ennemis et de désorganiser son front de bataille. Puis venait l'heure de l'attaque décisive, menée sur un front étroit, principalement sous forme de percée. Les troupes destinées à cette attaque se déployaient sur un front étroit, en plusieurs lignes en profondeur ; l'exemple de la formation de combat de Skobelev avant l'attaque — 1 km de front, 4 km en profondeur — apparaissait séduisant.

Bien sûr, avec un soutien supplémentaire des réserves de Skobelev, et surtout lors de la reprise de l'offensive sur le secteur moyen, l'attaque de Skobelev aurait pu conduire non seulement à un triomphe tactique futile momentané de la tactique de choc, mais aussi à la défaite complète de la disposition turque à Plevna. Cependant, peut-on recommander cet idéal d'attaque de choc ? L'adversaire subit des pertes négligeables ; ici, nous avions des forces d'un autre niveau de l'excellent corps russe avec un chef capable de maîtriser génialement la conscience des soldats contre des soldats turcs insuffisamment organisés ; si le feu de 8 faibles canons turcs et de milices pas très bien entraînées a fauché la moitié de la formation offensive, que pourrait-on attendre si les Turcs avaient eu deux douzaines de canons à tir rapide ou plusieurs mitrailleuses ? Que resterait-il de la phalange de Skobelev attaquant sur un front étroit ? Et où mènerait sa méthode, proclamée géniale par les adeptes de la tactique de choc, qui consiste à pousser un front en position en y injectant une nouvelle vague de réserves, sans tenir compte de la densité déjà atteinte, même si l'action des armes de 90 % des soldats présents au front devait être exclue ? Quelle conclusion tirer de la volonté de combattre la puissance du feu ennemi en augmentant la densité de la masse attaquante ?

La réponse à ces questions, très claire, est donnée par la guerre russo-japonaise. Si l'infanterie turque avait été un peu meilleure, si son action de feu avait été un peu plus forte, Skobelev aurait été beaucoup puni, et son succès relatif n'aurait pas retardé de 30 ans la maîtrise des tendances de la tactique d'attaque sur les champs de bataille.

La crise de Plevna. Le 13 septembre, un conseil militaire s'est tenu sous la présidence d'Alexandre II. Le commandant en chef, Nicolas Nikolaïevitch, était tellement abattu par la troisième attaque infructueuse de Pleven qu'il exprima lâchement son avis en faveur d'un retrait immédiat sur la rive gauche du Danube, en raison du danger de rester sur les positions devant Pleven et de l'impossibilité de reculer, ce qui aurait encore davantage resserré notre demi-cercle de front devant le pont de Sistov. La majorité, découragée, évitait de donner des réponses précises. On se plaignait que la guerre avait commencé avec des forces insuffisantes. Miloutine indiquait l'arrivée, d'ici un mois, d'importants renforts en provenance de Russie et exigeait que l'armée défende sa position. Nicolas Nikolaïevitch répondit : Miloutine ne voulait-

il pas, dans ce cas, prendre lui-même le commandement de l'armée ? Alexandre II tranchait le débat en faveur de Miloutine. L'armée devait se retrancher sur le front occupé. Pour coordonner les actions contre Pleven, un vétéran de la défense de Sébastopol, le général Totleben, fut appelé ; celui-ci devait, en cas de nouveaux caprices de Nicolas Nikolaïevitch, le remplacer à la tête de l'armée.

La crise survenue après la troisième attaque infructueuse de Plevna était principalement une crise dans l'esprit du commandement supérieur. Devant Plevna, les Russes bénéficiaient néanmoins d'une supériorité double en infanterie et dix fois supérieure en cavalerie et en artillerie. Le vainqueur, Osman Pacha, ne disposait même pas de troupes disponibles pour repousser la cavalerie russo-roumaine de son arrière-poste à Dolni Dubniak. La seule action raisonnable qu'Osman Pacha pouvait entreprendre était un retrait précipité de Plevna afin de transférer la résistance derrière les Balkans. Si l'armée russe réussissait à peine à exister à trois marches de Sistov, sous Plevna, elle aurait été absolument incapable d'organiser son ravitaillement si elle avait rencontré une résistance similaire quelque part derrière les Balkans, surtout si elle entrait dans un combat positionnel à Adrianople. Cependant, le sultan turc était si enthousiasmé par les succès des Turcs à Plevna qu'il ne voulait même pas entendre les demandes d'Osman Pacha pour autoriser ce dernier à se retirer. Le sort de la meilleure armée turque était ainsi scellé.

Le blocus de Plevna. Après le troisième échec près de Plevna, une armée russo-roumaine de 100 000 hommes s'installa au nord et à l'est de Plevna sur un front de 15 km ; les Roumains se retranchèrent rapidement et efficacement ; les troupes russes se retranchaient extrêmement lentement ; partout, l'intervention et la direction des sapeurs étaient nécessaires. Dans les autres secteurs, Plevna fut initialement observée par notre cavalerie, qui s'avéra néanmoins impuissante à empêcher le mouvement des « grands transports turcs » sur la route de Sofia vers Plevna, sous la couverture de brigades d'infanterie avec artillerie. Pour faciliter la lutte de notre cavalerie sur la route de Sofia, l'armée de réserve de Shefket Pacha, rassemblée à Orkhagche—Sofia, érigea le long de cette route, à 8-10 km les uns des autres, cinq étapes fortifiées — à Dolniy Dubnyak, Gorny Dubnyak, Telish, Radomirny, Yablonitsa ; il s'agissait de grands redoutes avec plusieurs tranchées avancées, occupées chacune par 4 à 7 bataillons, principalement de musataf-khisas, et 2 à 4 pièces d'artillerie.

Le corps de la Garde, qui arriva à la mi-octobre, uni à une masse de cavalerie russe sur la rive gauche de la rivière Vid sous le commandement de Gurko, décida de l'utiliser pour interrompre cette ligne de communication et bloquer Plevna par l'ouest. Le 24 octobre, le général Gurko a encerclé 4 mille Turcs dans la redoute près de Gorny Doubniak !, avec 4 Turcs ; Gurko disposait de 36 bataillons frais, 79 escadrons et 154 canons. Pour une attaque directe sur Gorny Doubnyak, 20 bataillons de 54 canons ont été affectés. A 10 heures du matin, l'infanterie de la Garde, sans laisser le temps à l'artillerie de tirer sur la redoute turque, s'avanza vers elle de tous côtés pour l'attaquer. Sous le feu nourri des Turcs, notre infanterie s'est couchée de 100 à 400 pas autour de la redoute, formant un cercle d'environ mille pas de diamètre, tirant dans la direction du centre. À 15 heures, sur l'ordre de Gurko, un nouvel assaut s'ensuivit ; Nos chaînes gisaient à 40 pas de la redoute ; Avec nos tirs de fusil, nous nous sommes frappés les uns les autres. Les Turcs ont essayé de se rendre ; Les parlementaires turcs qui ont essayé de se pencher ont été tués avant d'avoir pu comprendre ce qui se passait. Le soir approchait. Gurko donnait déjà l'ordre de battre en retraite, mais l'initiative passa dans les chaînes de flèches ; Des casse-cou individuels se glissaient dans le fossé de la redoute, s'y accumulaient. Un violent incendie faisait rage à l'intérieur de la redoute - les huttes des Turcs brûlaient. Une poignée s'est précipitée pour prendre d'assaut la redoute, suivie de tout le monde ; Certains Turcs ont été poignardés, 2 300 Turcs ont réussi à se rendre. Nos pertes dépassèrent 3500 hommes, c'est-à-dire presque l'équivalent de toute la garnison turque de G. Doubnyak. L'attaque de démonstration contre Telish, qui a eu lieu le même jour, nous a coûté 937 personnes.

Gourko comprit que l'extermination de la garde lors d'un affrontement avec une milice turque dix fois plus faible représentait une énorme méprise tactique. Le 28 octobre, il encercla Telish, l'empêcha de contre-attaquer et soumit le réduit turc à un feu croisé de 66 canons. Après trois heures de canonade, pendant lesquelles 2 603 obus furent tirés (la moitié en grenades, l'autre en shrapnels, dont 87 % avaient un calibre de neuf livres, armant toutes les batteries d'infanterie de la garde), les Turcs se rendirent au nombre de 4 711 hommes avec 4 canons. Nos pertes s'élèverent à 49 hommes.

Puisque nous avions trouvé la bonne façon d'agir contre les redoutes turques isolées, les Turcs n'avaient d'autre choix que de 'nettoyer' les autres étapes fortifiées sans combat. Plewna était encerclée de tous côtés. Gourko, avec la garde, se dirigea vers Orhanié pour empêcher Shefqet Pacha, bientôt remplacé par Suleiman, de porter secours à Plewna ; le corps de grenadiers arrivé début novembre bloqua Plewna sur la rive gauche de la Vid.

La disposition des forces russes sur le théâtre de la guerre était désormais la suivante : 40 000 Turcs d'Osman Pacha étaient bloqués sur un cercle de 48 km par 12 divisions d'infanterie russe-roumaines (120 000 hommes), tandis que 13 divisions d'infanterie — le détachement de Rushuk et le VIII^e corps à Shipka, renforcé par la 24^e division d'infanterie du détachement de Gourko — couvraient ce blocus. En réserve, malgré l'énorme supériorité numérique des troupes russes, il ne restait personne. Ainsi, l'âme ne peut se calmer tant qu'elle n'a même pas une petite pièce qui tinte dans sa poche. Étant beaucoup plus forts que les Turcs, lorsque ces derniers manifestaient de l'activité dans n'importe quelle direction, notre haut commandement faisait preuve d'une nervosité extrême.

Le 28 octobre, jour de la chute de Telish, Osman-Pacha, assiégé de toutes parts, n'avait de vivres que pour deux semaines. Il parvint à les étendre sur huit semaines en faisant passer sa garnison à la ration de famine. Lorsque la nouvelle arriva de Kars que Kars avait été pris d'assaut le 18 novembre, Nikolaï Nikolaïevitch voulut à son tour entreprendre une nouvelle, quatrième attaque contre Plevna. Le mérite de Totleben résidait principalement dans le fait qu'il repoussa ces tentatives, empêchant le commandant en chef de semer la confusion dans les actions des troupes bloquantes, maintenant l'ordre et obligeant à travailler sur les fortifications et les routes. Dans la nuit du 10 décembre, après avoir achevé les derniers combats (avec les Sukhari), Osman-Pacha fit sortir sa garnison héroïque pour une dernière tentative de percée sur la rive gauche du Vid. Les grenadiers repoussèrent cette tentative ; 6 000 Turcs furent tués ou blessés, et les Russes perdirent 1 700 hommes. Osman-Pacha blessé, avec 34 000 hommes épuisés, mit bas les armes.

Pendant la Première Guerre mondiale, 60 000 Russes, principalement des miliciens, assiégeaient Przemysl, une grande forteresse avec un garnison de 120 000 hommes. À Ghlewn, 120 000 des meilleurs soldats russes ont infligé de lourdes pertes à une armée turque de 40 000 hommes, mal équipée et mal organisée, qui ne disposait d'aucune fortification permanente.

Passage à travers les Balkans. Les pertes dans les rangs turcs étaient plus importantes que l'afflux de nouvelles forces. Les armées turques, dans les conditions difficiles de l'automne et du début de l'hiver, extrêmement rigoureux, ont commencé à se décomposer. La nouvelle de la capitulation de Pleven a considérablement accéléré ce processus de désintégration. Le nombre de troupes turques opposées à l'armée russe d'un demi-million atteignait encore 160 000, mais il s'agissait en grande partie de milices peu expérimentées, sans cadres commandants, qui ne se sentaient pas capables et ne voulaient pas se battre. La menace sur les flancs des quadrilatères fortifiés n'était manifestement plus capable d'arrêter l'avancée russe. Mais les Turcs comptaient sur la difficulté de franchir les Balkans en hiver. Les troupes défendant les Balkans ont commencé à recevoir des renforts à partir des forces principales dans les quadrilatères fortifiés. Il s'agissait d'une mesure erronée. Les Turcs auraient agi plus judicieusement s'ils avaient concentré des forces et des moyens importants dans la plaine d'Andrinople, autour de laquelle de larges fortifications ont été érigées pendant

la guerre. La manœuvre dans les montagnes était au-delà des milices turques et surtout de leurs chefs hétéroclites ; ils devaient se disperser, agir par détachements séparés, et il n'y avait pas de chefs capables de faire preuve d'initiative pour diriger ces parties fragmentées de l'armée dans les montagnes.

Le commandant en chef russe donnait toujours des ordres soudains, détachés du tout; il ne tenait compte ni du passé, ni de l'avenir de la guerre, manquait de formation, ne savait pas discuter calmement, de manière complète et attentive la question dans son ensemble et «ne voulait pas écouter les rapports» (caractéristique de son collaborateur Gazenkampf); après la reddition de Pleven, il reprit brusquement courage et passa à la contre-attaque. Avec une énergie énorme, il déplaça maintenant les troupes pour exécuter le plan d'Obrouchev — le passage à travers les Balkans et la marche vers Constantinople.

Pour le passage à travers les Balkans, le groupe de Gurko (80 000) a été affecté à la direction de Sofia, dans la direction de Shipki - le groupe de Radetzky (46 000), pour la communication entre lesquels le détachement de Kartsev (6 000) avançait à travers le col de Trajan, les Turcs avaient 17 000 contre Gurko, et 23 000 contre Radetzky ; jusqu'à 30 000 soldats ont été transportés de Varna à Philippopolis en passant par Constantinople, et jusqu'à 10 000 se dirigeaient vers Sofia depuis la frontière serbe sur toute la face avant ; Comme Radetzky craignait de ne pas être en mesure de faire face à la résistance des Turcs, Gurko dut descendre d'abord au-delà des Balkans, puis, dans le développement de son succès, Radetzky dut se déplacer. Cette méthode d'action, qui consiste à entrer successivement dans une opération, selon les succès précédemment remportés, est lourde du grand danger de dégénérer en impuissance. Dans ce cas, l'opération s'est déroulée sans problème, mais en Mandchourie, 27 ans plus tard, nous devons cette méthode à des échecs majeurs : l'échec sur le flanc qui approchait a forcé toutes les autres troupes à rester inactives, et la tentative de passer à des opérations actives est morte dans l'œuf (par exemple, Sandepu, Mukden).

Gurko s'avança dans les Balkans le 25 décembre sur un front de 30 kilomètres ; les troupes avancèrent avec beaucoup de difficulté ; Le passage à travers les montagnes a nécessité 6 jours de travail intense de la part des troupes au lieu des 2 jours prévus. Le 4 janvier, Gurko occupa Sofia et donna du repos aux troupes. À Tatar-Bazardzhik, Soliman avait rassemblé jusqu'à 40 000 hommes contre lui le 12 janvier, et le détachement de Kartsev, opérant sur 120 km entre Gurko et Radetzky, traversa joyeusement les Balkans du 4 au 8 janvier, ne rencontrant que de faibles forces turques.

Environ 5 000 Turcs se dressèrent contre Radetzky sur un front d'environ 10 km, bloquant le col de Shipka ; Les mouvements à l'extérieur de l'autoroute pouvaient être si lents qu'ils étaient complètement impossibles sous le feu. Les 18 000 Turcs restants de Wessel Pacha se reposèrent derrière, dans la plaine, dans un camp fortifié près du village de Sheinovo, envoyant des remplaçants aux unités qui gelaient dans les positions montagneuses. Radetzky distingua deux colonnes : la gauche, celle de Sviatopolk-Mirski, avec une force de 18 000 hommes, et celle de droite, celle de Skobelev, 16 000. Le 6 janvier, les colonnes de flanc se déplacèrent. Sviatopolk-Mirsky ne pouvait pas traîner l'artillerie de campagne avec lui, mais avec 8 canons de montagne, après 3 jours de combats avec la neige, il est descendu des Balkans et le 9 janvier, un jour plus tard que la date convenue, a attaqué le camp Sheinovsky par l'est, a occupé les tranchées avancées, a coupé les routes vers le sud. Les troupes de Wessel Pacha perdirent courage. Il demanda la permission de battre en retraite, mais Constantinople croyait qu'il serait possible de conclure immédiatement un armistice avec les Russes et de tenir la sortie du col de Shipka. Wessel Pacha reçut l'ordre de tenir bon. La colonne de Skobelev, qui a rencontré d'énormes obstacles, avait 2 jours de retard et ce n'est que le 10 janvier qu'elle a mené une attaque de l'ouest [pas avec toutes les forces, un tiers était bloqué au col] sur Wessel Pacha. Sur le front du col de Shipka, nous avons fait une vaine tentative d'attaque le long de la route, ce qui nous a coûté 1 700 personnes en vaines pertes. Malgré la faiblesse de notre feu d'artillerie, les troupes de Skobelev, sous sa direction énergique, ont

réussi à pénétrer dans le camp turc. Wessel Pacha se rend avec 22 000 hommes et 24 canons. Nous avons réussi à compléter le siège Shipka avec une petite berline. Les pertes des colonnes de flanc atteignirent 3600 personnes.

La marche vers Andrinople. La défaite de détachements turcs isolés par le général Gourko, la perte de Sofia, la capitulation de Vessella-Pacha ont définitivement brisé la volonté des Turcs de résister. Le 10 janvier, le commandant en chef russe reçut un télégramme du ministre turc de la guerre demandant un armistice. En même temps, sur tous les fronts, les généraux turcs reçurent l'ordre d'envoyer des parlementaires pour établir les conditions de l'armistice. Cette idée d'arrêter l'avancée russe par un armistice coûta cher aux Turcs : le moral des commandants et des troupes turques s'effondra complètement, l'armée de Vessella-Pacha fut anéantie, tout comme celle de Suleyman. Avec la perte du col de Shipka, les troupes de Radetski se trouvaient plus près d'Andrinople que l'armée de Suleyman à Tatar-Bazardjik. Seul un repli en marche forcée aurait pu sauver Suleyman. Cependant, du 8 au 11 janvier, il fut retenu à Tatar-Bazardjik par un ordre de ne pas reculer, mais de négocier un armistice avec les Russes. Le gouvernement turc ne voulait plus combattre, mais ne désirait pas non plus subir de pertes territoriales. Suleyman commença son retrait trop tard ; à Philippopolis, les unités de Gourko le rattrapèrent et le retardèrent ; le 17 janvier, l'accès d'Andrinople fut définitivement coupé pour Suleyman, et il dut, abandonnant son artillerie (108 canons en acier de Krupp), se replier sans routes à travers les montagnes des Rhodopes jusqu'à Dede-Aghatch. Le 20 janvier, Andrinople, évacuée par les Turcs, fut occupée par la cavalerie russe, et deux jours plus tard par une forte colonne de Skobelev.

Nos troupes étaient vêtues de haillons, sans chemises, avec de simples turbans, sans bottes. Une masse de retardataires a affaibli les bataillons ; les convois sont restés de l'autre côté des Balkans ; les troupes se nourrissaient principalement des stocks turcs capturés ; l'infanterie avançait sans même des caisses de munitions, uniquement avec le stock de cartouches transporté sur elle ; la cavalerie était desserrée ; la plupart des batteries avaient été laissées au nord des Balkans ; pour 28 bataillons et 12 escadrons de la colonne de Skobelev, il n'y avait que 12 pièces d'artillerie ; de plus, les chariots à munitions avaient été laissés derrière, et les batteries — pour toute l'opération de poursuite au-delà des Balkans — étaient limitées uniquement aux obus transportés dans les affûts et les caisses. On ne se préoccupait ni des flancs ni de l'arrière — c'était une fuite générale en avant.

Dans les conditions de panique et de paralysie qui avaient saisi l'ensemble de l'organisme étatique de la Turquie, cette audacieuse marche vers Constantinople était entièrement justifiée. Le mouvement général des réfugiés musulmans, se pressant de suivre les troupes turques jusqu'à Constantinople, bloquait toutes les routes, éliminant toute possibilité de manœuvre ; les rues et les places de la capitale turque étaient remplies de cabanes où s'entassaient des masses de réfugiés affamés et atteints de typhus.

Nous aurions cependant du mal à qualifier cette marche en avant rapide de poursuite stratégique. Les conditions de son succès résidaient dans l'effondrement politique de l'ennemi; politiquement, la Turquie n'était plus capable de résister militairement et ne pouvait chercher son salut que dans des manœuvres diplomatiques. La volonté de combattre n'existeit plus chez les Turcs. La Turquie déposait les armes. Notre marche vers le champ d'Adrianople était moins un acte militaire qu'un acte politique. C'était une poursuite politique ; l'histoire des XIX^e et XX^e siècles ne connaît pas d'autres poursuites dépassant le cadre d'une opération limitée.

Trêve et traité de San Stefano. Les négociations de notre quartier général avec la Turquie ont conduit à une trêve, signée à Andrinople le 31 janvier, et à un traité de paix, conclu à San Stefano le 3 mars 1878. Le commandant en chef s'est rendue à San Stefano — un petit village dans les environs proches de Constantinople, presque en banlieue, pour exécuter formellement l'ordre d'Alexandre II de prendre Constantinople. Les conditions de la trêve pour les Turcs étaient légères, celles du traité de paix, très sévères.

Il était même dans l'intérêt des Turcs que la paix qu'ils avaient signée satisfasse, autant que possible, les importantes revendications russes — plus elles étaient grandes, plus deviendrait probable l'intervention de l'Europe et la révision du traité de San Stefano lors d'un congrès européen.

Selon les conditions de la trêve d'Andrinople, conclue à un moment où toute résistance de la part des Turcs était impensable et où régnait un ordre général de « ol-mas », les Turcs s'engageaient à vider leurs forteresses danubiennes — Silistrie, Rouschouk, Vidin et la position de Chatali — devant Constantinople. Sur le front du Caucase, nos troupes occupaient Erzurum. Une ligne de démarcation était établie ; les Russes avaient la possibilité d'utiliser les ports de Varna et de Burgas pour leur satisfaction. À notre avis, il aurait fallu exiger le retrait de la flotte turque de la mer Noire vers la Méditerranée ou même son désarmement ; en effet, l'arrière de l'armée russe, avec la domination turque sur la mer Noire (escadres à Varna et Batoumi), pendait à un fil ; il aurait fallu demander la démobilisation de l'armée turque, l'interdiction d'ériger des fortifications devant Constantinople et sur le Bosphore ; il aurait fallu limiter la garnison de Constantinople à un nombre suffisant pour maintenir l'ordre ; il aurait fallu exiger la cession complète à nous de Batoumi, Shumla et Varna ; Batoumi, qui devait nous revenir selon le traité de paix, nous ne l'avons obtenue par la suite qu'avec difficulté. Il aurait fallu, en tout cas, insister pour que les Turcs cessent de procéder à de nouvelles levées de troupes. Ces mesures nous auraient fait devenir les véritables maîtres des Balkans et de la mer Noire ; les conditions de paix auraient pu être élaborées par la suite.

Le commandant en chef (a agi à l'inverse ; bluff anglais — l'apparition d'une petite escadre anglaise dans la mer de Marmara, des rumeurs sur un débarquement britannique, maximum 8 000 hommes — l'a obligé à s'abstenir de prendre Constantinople et le Bosphore à temps. L'armée russe, sans communications convenables, approvisionnée depuis le front depuis Constantinople, frappée par une épidémie de typhus, s'affaiblissait rapidement ; les Turcs, eux, se remettaient petit à petit, se renforçaient près de Constantinople, se fortifiaient. À Constantinople, 18 000 nouvelles recrues étaient en formation. Tout l'art du commandant en chef consistait à arracher aux Turcs un morceau de territoire appelé le traité de San Stefano. Et déjà le 21 mars, le commandant en chef estimait impossible, en cas de confrontation avec l'Angleterre, de s'emparer ne serait-ce que de la « rive européenne du Bosphore ». Celui qui lui succéda en avril 1877, Totleben, évaluait également la situation de nos troupes de manière sceptique.

L'absence entre nos mains d'un accès à la mer Noire — le Bosphore, la domination des Turcs sur la mer Noire, la présence dans notre arrière de Shumla et Varna occupées par les Turcs, la position hostile de la Roumanie — tous ces inconvénients du positionnement stratégique créé par les conditions de l'armistice ont conduit au fait que le traité de paix de San Stefano est resté un morceau de papier, et nous avons accepté, lors du congrès de Berlin, d'y renoncer. De ces circonstances, Foch, jugeant par la ligne qu'il avait suivie dans les négociations avec l'Allemagne à la fin de la Première Guerre mondiale, a réussi à en tirer les conclusions appropriées.

Le déroulement des opérations militaires sur le front du Caucase. Le théâtre de guerre caucasien comprenait trois directions, isolées les unes des autres par des montagnes, convergeant vers un important centre administratif turc — Erzurum, très faiblement fortifié. À une petite distance de la frontière russe, ils étaient protégés par les forteresses d'Ardahan, Kars et Bayazet. Parmi elles, seule Kars était suffisamment préparée à la défense et équipée d'un garnison de 12 000 hommes ; Ardahan disposait d'une garnison de 6 500 hommes et Bayazet de 1 500 hommes. La zone côtière constituait une entité totalement séparée, représentant stratégiquement une impasse, mais comprenant Batoum — un port dont la capture constituait l'un des objectifs des Russes dans la guerre contre les Turcs. Ces derniers avaient donc affecté 20 000 hommes à la défense de Batoum ; pour les actions hors des forteresses dans le reste du théâtre d'opérations, le commandant en chef turc Mukhtar Pacha

ne disposait que de 4 000 hommes. Dans l'arrière-garde se trouvaient des formations de milices et de troupes irrégulières. Tout ce qui était le mieux équipé était envoyé par les Turcs vers les Balkans. En Asie, les Turcs ne disposaient ni de bons canons ni de bonnes armes à feu, et les moyens de Mukhtar étaient extrêmement limités. Il lui fallait cependant tenir un front Batoum—Bayazet, s'étendant sur plus de 300 km.

Les Russes, le jour même de la déclaration de guerre, disposaient de 110 000 hommes qui avaient achevé leur déploiement opérationnel contre les Turcs. Cependant, 28 000 d'entre eux étaient laissés pour défendre la côte caucasienne contre un éventuel débarquement turc. Les autres forces, numériquement deux fois supérieures aux Turcs et de loin plus efficaces que les milices turques, bien équipées en artillerie et avec une cavalerie très énergique, se déployaient ainsi : contre Batoumi — 25 000 hommes, inutilisables pour d'autres opérations ; sur les directions principales : 14 000 contre Ardahan, 25 000 — détachement d'Aleksandropol contre Kars, 11 000 — détachement d'Erivan contre Aleksandropol (aujourd'hui Léninakan) ; 405 rangs de la guerre russo-turque de 1877-78, contre Bayazet. 7.000 restaient en réserve sur le flanc droit. Étant donné que, selon notre plan, il fallait infliger un coup décisif à la Turquie sur les Balkans, le front caucasien n'avait pour mission que de protéger nos frontières contre une invasion ; la prise de Batoumi était, bien sûr, souhaitable.

Notre commandement voulait résoudre cette tâche défensive en franchissant la frontière et en s'arrêtant à une distance proche de celle-ci ; sur le théâtre maritime, l'objectif était Batoumi. Le 24 avril, nous avons franchi la frontière. Mukhtar s'est retiré avec 4 000 hommes de troupe de campagne vers Erzurum, où se poursuivait le travail sur le plan. Le 28 avril, le déploiement opérationnel sur le front du Caucase en 1877 avec les formations existantes. Nous n'avions pas d'ennemi devant nous en dehors des forteresses, à l'exception de la direction de Batoumi ; mais à ce dernier endroit, le terrain présentait des débris montagneux horribles, et nos troupes, n'ayant qu'une légère supériorité numérique, avançaient lentement, pas à pas. Le 17 mai, nos troupes prirent Artagan par une attaque préparée par le feu de l'artillerie de siège ; Bayazet fut occupé sans combat dès le 29 avril. Il fut décidé, en l'absence de l'ennemi, de prendre Kars : l'entourer, bombarder avec l'artillerie de siège, puis l'assauter. Le 1er juin, le siège de Kars fut achevé. Pour empêcher Mukhtar-pacha de venir en aide à Kars, il fut donné l'ordre au détachement d'Erivan de mener une démonstration énergique contre lui. Le détachement d'Erivan avança courageusement, détruisit l'avant-garde de Mukhtar, mais dans le combat à Dayara le 21 juin fut contraint de passer à la défense ; à l'arrière du détachement d'Erivan, les détachements irréguliers turcs et l'ancien garnison de Bayazet interceptèrent ses communications. Pour aider le faible détachement d'Erivan, un détachement de 17 000 hommes de l'armée encerclant Kars fut envoyé le 21 juin. Ce dernier s'était approché déjà d'un parcours et demi du détachement d'Erivan lorsqu'il rencontra un détachement turc de 13 000 hommes occupant une position fortifiée près de Zevgin. Reimann, qui se trouvait avec le détachement, et le général Loris-Melikov commandant effectivement l'armée du Caucase (nominalement – le grand-duc Michel Nikolaïevitch) n'osa pas laisser les Turcs sur son flanc et ordonna de les attaquer. L'attaque lente du 25 juin contre les positions turques à Zevina n'a pas été menée à son terme. Une partie importante de nos forces n'a pas été engagée au combat. Nos pertes ne représentaient que 5 % du total du détachement.

Notre commandement a été pris de panique. Le 27 juin, la retraite de Reimann et du détachement d'Erivan a commencé dans différentes directions, suivant les routes qu'ils avaient empruntées. Le détachement maritime, ayant parcouru la moitié du trajet vers Batoumi, se retira vers les hauteurs les plus proches de la frontière. Le détachement d'Erivan, après avoir libéré la garnison russe assiégée à Bayazet, nettoya la région et se retira vers les territoires russes. Dans la direction de Kars, où Mukhtar suivait Reimann avec une extrême prudence, il fut décidé de lever le siège de Kars. Dans la nuit du 10 juillet, nos forces principales se retirèrent de Kars et se positionnèrent pour défendre les approches

d'Alessandropol, et le 19 juillet, devant eux, sur les hauteurs d'Aladjin, apparut l'armée de Mukhtar — environ 23 000 hommes faibles, en plus des 12 000 de la garnison de Kars.

Le commandement russe, disposant de 35 000 hommes contre Mukhtar Pacha, est passé partout à la défense et exigeait avec insistance l'envoi de renforts. Zenvi est apparu comme une sorte de Pleven pour le front du Caucase. En nombre et en qualité, nous surpassions encore largement les Turcs, et pourtant, pour ce théâtre apparemment secondaire, d'importants renforts ont été envoyés depuis la Russie centrale (40e division d'infanterie en août, 1re division de grenadiers à la fin de septembre). Contre les hauteurs d'Aladzhin, nous nous contentions de reconnaissances, tandis que les Turcs, attaquant nos avant-postes avec de grandes forces, obtenaient parfois de petits succès, qui servaient de base à des rapports très désagréables pour nous dans la presse européenne.

Les forces de notre détachement d'Aleksandropol ont atteint 60 000 hommes avec 220 pièces d'artillerie. Pendant l'été et le début de l'automne, Mehemet-pacha a réussi à renforcer ses forces principales avec encore 15 000 hommes seulement mobilisés ; mais l'approvisionnement de l'armée turque était médiocre, beaucoup de gens tombaient malades et désertaient ; les forces turques n'atteignaient même pas 30 000 hommes ; l'artillerie turque ne comptait qu'environ 40 pièces, en partie de très mauvaise qualité. Les forces turques, faibles, étaient étendues sur un front de 19 km, les soldats s'épuisaient dans des travaux positionnels difficiles qui, sur un terrain pierreux, ne pouvaient se développer comme à Plevna.

Dans ces conditions, l'envoyé sur le théâtre caucasien, Obruchev, a réussi à convaincre Loris-Melikov de passer à l'offensive. Notre première offensive vers des actions actives du 2 au 4 octobre s'est déroulée de manière assez hésitante et représentait plutôt une reconnaissance à l'échelle de l'armée qu'une attaque décisive ; l'expérience désastreuse de Pleven a conduit à ce que nous nous limitions principalement au tir d'artillerie sur les positions turques. En raison du manque d'eau et de l'absence de coordination dans les actions, nos troupes sont retournées à leur position initiale.

Contrairement aux attaques infructueuses des Plévnéniens, cette fois les Turcs vainqueurs, mal armés, sur un terrain rocailleux, ont subi de plus lourdes pertes que les nôtres, qui attaquions sans succès. Les pertes turques — 4 680 hommes — dépassaient nos pertes d'un millier. Pour la petite armée de milice de Mukhtar Pacha, ces énormes pertes étaient insoutenables. Son processus de désintégration s'accéléra. Craignant de ne pas pouvoir repousser une nouvelle attaque de notre part, Mukhtar Pacha commença à se préparer à la retraite. Dès que notre reconnaissance établit que les Turcs se préparaient à se replier, le général Loris-Melikov se sentit encouragé et organisa une attaque énergique ; avec notre double supériorité numérique, il devint possible de mobiliser plus d'un tiers de nos forces pour contourner profondément le flanc droit des Turcs. Le 15 octobre, les unités contournantes atteignirent l'arrière du centre turc ; à Avliar, il fut percé de front, l'armée turque fut coupée en deux ; l'aile gauche parvint en partie à se réfugier à Kars, l'aile droite fut en partie faite prisonnière, en partie dispersée. Tous les succès de Mukhtar Pacha reposaient sur la psychologie du commandement russe, et dès que l'illusion des immenses forces turques et de leur invincibilité s'effaça, avec sa faible armée, il n'y eut plus rien à faire. Nos pertes n'atteignaient pas mille cinq cents hommes.

Une poursuite directe n'a pas été organisée. Mukhtar-pacha, laissant à Kars les débris de l'armée, se dirigea vers Erzurum avec un détachement de 4 000 hommes, rappelant pour ce détachement les unités turques défendant les approches contre lui, situées près d'Iğdır, et une partie des troupes venant de Batoumi.

Ayant laissé des forces importantes pour le siège de Kars, le reste des troupes des détachements d'Aleksandropol et d'Érevan se dirigea vers Erzurum. Au col de Deve-Boyu, à 7 km à l'est d'Erzurum, se trouvait une position fortifiée à l'avance, que Mukhtar Pacha occupait avec 15 000 hommes et 40 canons. Nos forces sous le commandement du général Heiman

surpassaient les Turcs par trois fois. Le 4 novembre, les Russes attaquèrent les Turcs. Ces derniers furent défait et, abandonnant toute leur artillerie, s'enfuirent vers Erzurum. Une poursuite immédiate aurait décidé du sort d'Erzurum ; les Turcs l'évacuaient et ne comptaient pas défendre la ville. Mais comme Heiman prévoyait de prendre Erzurum seulement après quatre jours, Mukhtar Pacha eut le temps de changer de décision, la panique se calma, et les Turcs se préparèrent à la défense de la ville. Après une tentative infructueuse et molle de prendre Erzurum d'assaut, Heiman dut retirer son détachement pour l'hiver dans des conditions très défavorables. La prise d'Erzurum aurait aussi entraîné la reddition de Kars et la fin générale de la résistance turque sur le front caucasien.

Il restait maintenant à prendre Kars. Son garnison comptait 19 000 hommes, mais les meilleures unités avaient suivi Mukhtar à Erzerum ; les fuyards des hauteurs d'Aladjin se sont joints à elle ; les effectifs ont augmenté, mais la capacité de combat a diminué. Le 25 octobre, on a commencé à construire des batteries de siège. Ce n'est que le 11 novembre que le bombardement a commencé, et dans la nuit du 18 novembre, nos troupes ont pris la forteresse par assaut, un assaut qui, comme toutes les opérations nocturnes de grande envergure, a été rempli de nombreux aléas ; le succès de l'assaut était dû à la défaite morale de la garnison, dans laquelle nous avions préparés à l'avance les actions audacieuses de nos éclaireurs, qui s'infiltraient à l'intérieur de la forteresse et pénétraient même dans la ville au combat.

À ce moment-là, les opérations sur le front caucasien étaient terminées ; Erzurum a été occupé par l'armée caucasienne uniquement en vertu des conditions de l'armistice d'Andrinople, donc à la suite de nos succès sur le théâtre principal, et Batoumi, nous l'avons obtenu seulement après la signature des conditions de paix fixées pour nous au Congrès de Berlin.

Il faut reconnaître que les actions de Mukhtar Pacha étaient brillantes. Avec les moyens les plus misérables, il a réussi à prolonger la campagne, à remporter pour la première fois une grande victoire stratégique, qu'il faut considérer comme le résultat pour les Turcs de l'opération de Zevin, renforçant ainsi la capacité de combat de la Turquie, attirant les réserves des régions intérieures de la Russie sur le front du Caucase pendant la guerre russo-turque de 1877-78, obligeant les Russes à subir, durant l'hiver 1877/78, de lourdes pertes dues à la fièvre typhoïde, et maintenant en main de la Turquie d'importants gages—Erzurum et Batoum — que la Turquie a utilisés pour compenser ses échecs sur le théâtre principal.

La critique la plus sévère à l'encontre du commandement russe est la remarque selon laquelle s'il avait laissé les excellentes troupes caucasiennes complètement inactives, de meilleurs résultats auraient été atteints que le piétinement pendant trois premiers mois dans la zone frontalière, d'où en juin émergea par hasard une offensive démonstrative sans but contre Zevin par deux détachements dispersés et faibles, et après un échec tactique mineur — une retraite panique et un passage de trois mois et demi à la défense contre l'ennemi le plus faible. La faible volonté de victoire du commandement russe est visible dans la fixation aléatoire des objectifs opérationnels, dans le déroulement des combats à Zevin, lors de la première attaque d'Aladji, dans l'absence de poursuite tactique après la deuxième Aladji et surtout après la prise de Deve-Boynu. Dans ces conditions de commandement faible, mal armé et dépourvu de ravitaillement, la milice turque a pu tenir bon contre des forces doubles des meilleurs régiments de l'armée russe.

Remarques générales. Dans la guerre de 1877-1878, nous observons parfois des actions extrêmement énergiques et réussies des troupes russes — par exemple, le franchissement en hiver, pour la première fois dans l'histoire mondiale, de la chaîne des Balkans, et ce dans sa partie la plus difficile d'accès, ainsi que le développement énergique des opérations vers Adrianople. Certains généraux russes — Gourko, Skobelev — ont fait preuve d'une énergie remarquable. Mais dans l'ensemble, nous nous débrouillions à peine. La conception de l'écrasement selon Ourouv a clairement dépassé les capacités du

commandement russe. Si après le passage du Danube, nous n'avions pas eu l'illusion d'une marche directe vers Constantinople, nous aurions pu, durant les trois premières semaines d'opérations, mener des actions incomparablement plus sensées dans le nord de la Bulgarie. En réalité, en ne rêvant que d'un mouvement vers Constantinople, nous avons perdu une période très favorable pour infliger aux Turcs des défaites par parties et pour étendre notre base sur le Danube.

Légère manifestation de l'art opérationnel des Russes pendant cette guerre, il serait toutefois erroné de l'expliquer uniquement par les lacunes de la réflexion de notre haut commandement. L'importance essentielle résidait également dans la tactique de choc des troupes russes, qui conduisait assez souvent à l'impuissance totale des forces doubles des meilleures unités de l'armée russe face à de faibles milices turques. L'impuissance tactique apparaît toujours sur la scène lorsque la tactique de choc se heurte à une résistance de feu suffisante. Ce sentiment d'impuissance tactique se reflétait de la manière la plus écrasante dans le cours de la pensée opérationnelle.

L'étude de cette guerre aurait pu avoir un impact considérable sur l'élévation du niveau tactique et opérationnel des troupes russes. Cependant, toute recherche devait se heurter à de nombreuses erreurs du haut commandement russe. Ce dernier était trop sensible à la critique ; tout travail historique sérieux sur l'expérience de cette guerre se révélait impossible. En conséquence, les lignes erronées dans le développement de la pensée opérationnelle et tactique de l'armée russe n'ont pas été corrigées ; en s'accumulant, les erreurs dans la formation des troupes et des officiers ont conduit aux désastreuses défaites de 1904/05.